



BULLETIN SALESIEN

Revue mensuelle des Œuvres de Don Bosco

Lyon, 26, Place Bellecour. — Turin, 32, Rue Cottolengo. — Liège, Rue des Wallons.

Parmi les choses divines, la plus divine est de Coopérer avec Dieu au salut des âmes.

(S. DENIS).

Je vous recommande l'enfance et la jeunesse, donnez-leur une éducation chrétienne, mettez-leur sous les yeux des livres qui enseignent à fuir le vice et à pratiquer la vertu

(PIR IX).

R. doublez de force et de talents pour retirer l'enfance et la jeunesse des embûches de la corruption et de l'incrédulité, et préparer ainsi une génération nouvelle.

(LÉON XIII).

OREMUS PRO PONTIFICE NOSTRO LEONE

Dominus conservet eum, et vivificet eum, et beatum faciat eum in terra, et non tradat eum in animam inimicorum ejus.

PRIONS POUR NOTRE PONTIFE LÉON XIII

Que Dieu le conserve, qu'Il lui donne la vie, qu'Il le rende heureux sur la terre et ne le livre pas entre les mains de ses ennemis.

XXIV ANNÉE — N° 282 — DÉCEMBRE 1902.

SOMMAIRE: L'Immaculée Conception — Don Bosco et l'éducation (2^e partie, XV). — Chronique salésienne: *Italie, Suisse, Sardaigne, Angleterre*. — Nouvelles des Missions de Don Bosco: *Terro de Feu, Equateur, Paraguay, Brésil*. — Grâces de Notre-Dame Auxiliatrice. — Vie de Mgr Lasagna. — Bibliographie. — Nécrologie: *M. le Baron Héraud*. — Coopérateurs défunts. — Table analytique des matières.

L'IMMACULÉE CONCEPTION

L'ANNÉE 1902 court vite à sa fin. Encore quelques jours et elle aura complètement disparu, et il ne nous en restera que le souvenir. Heureux serons-nous si ce souvenir est tel que doivent le désirer de fervents chrétiens. Heureux si l'année a été féconde en bonnes œuvres, puisque c'est grâce à elles que les portes du Ciel nous sont ouvertes. Remercions dès maintenant notre bonne Mère des grâces qu'elle nous a obtenues, des faveurs qu'elle nous a accordés, et redoublons envers Elle nos

prières les plus ferventes. L'Église nous y invite fortement en célébrant le 8 de ce mois la solennité de l'Immaculée-Conception.

Cette fête doit nous être doublement chère, car elle est la fête par excellence de notre Mère, et parce que aussi elle évoque les doux souvenirs attachés à la mémoire de D. Bosco. Il y aura soixante-et-un ans à cette date, D. Bosco, avec la foi tranquille d'un Apôtre, mû par la belle et unique ambition de sauver la jeunesse, jetait les fondements d'une

Cœuvre pour laquelle Dieu l'avait choisi et préparé dès son enfance. Cette fête de l'Immaculée-Conception, qui est comme la base de l'apostolat de D. Bosco, nous dit également qu'il avait voué à MARIE toutes les forces de son amour et de son zèle, et que jamais il n'agit sans la consulter. Ce nom prononcé par notre bien-aimé Père avait une saveur surnaturelle, un charme divin. Et c'est ce nom qu'il laissait à ses enfants à titre de souvenir solennel, au moment de retourner à Dieu : « Dites à mes enfants d'aimer MARIE. »

Avec quelle pieuse impatience D. Bosco attendait la promulgation du Dogme, car il croyait, comme l'Église toute entière, à l'Immaculée-Conception.

Nous savons en effet que la Sainte-Église a toujours admis le dogme de l'Immaculée-Conception. Toutes les Églises, tant celles de l'Orient que celles de l'Occident, ont constamment cru que MARIE a été totalement exempte de la souillure originelle.

Un fait bien évident pour quiconque jette un coup d'œil sur l'histoire, c'est que chaque siècle a sa dévotion favorite. Les premiers temps du Christianisme se plaisaient à contempler le très doux visage de JÉSUS, le Dieu fait Homme, pour qui les martyrs aimaient à verser leur sang. Le moyen-âge, plus austère dans sa foi calme, se passionnait pour les attributs de Dieu, les mystères intimes de la T. S. Trinité, les hautes abstractions de la théologie. Le 16^e siècle, témoin des attaques de Luther et de Calvin, dut descendre sur le terrain et s'y battre avec les armes de la Sainte Écriture et de l'autorité de l'Église, rejetées ou faussées par les protestants.

Durant ces longues luttes de plus de trois cents ans, l'Église ne songeait qu'à défendre les vérités fondamentales attaquées : elle courait au plus pressé. Et le

plus pressé, c'était de crier à une époque rebelle qui secouait tout joug, refusait d'obéir à toute autorité spirituelle ou temporelle : « Obéissez à Dieu, seul dépositaire et instituteur de la vérité. » Cependant cinquante années d'atroces révolutions avaient déconcerté bien des esprits, découragé bien des courages!... Ils se tournèrent alors vers Dieu, comme il arrive toujours dans les crises extrêmes ; les fidèles cherchèrent un intermédiaire auprès de la Majesté offensée, et ils s'adressèrent avec ferveur à MARIE. Aux prières succédèrent bientôt les plus signalés bienfaits. MARIE se manifesta à des âmes ferventes à qui Elle donna mission de ramener les âmes à JÉSUS-CHRIST, à la pénitence, au devoir chrétien. Pour leur en fournir de faciles moyens, elle apparaissait, en 1830, à une humble religieuse de St.-Vincent-de-Paul, nommée Catherine Labouré, et lui inspirait l'idée de cette médaille miraculeuse qui a fait tant et tant de prodiges. Et l'univers chrétien, depuis, ne fait que répéter ces mots inscrits dans l'exergue de la médaille : « O MARIE, conçue sans péché, priez pour nous qui avons recours à vous. »

Tous les fidèles invoquaient l'Immaculée-Conception ; c'est donc qu'ils y croyaient. Qu'attendre alors pour donner à cette consolante vérité la consécration éclatante du Dogme ? On était en 1848. La Révolution, d'abord maîtresse de la France, s'était enfin assagie, mais elle avait lancé son venin dans toutes les directions, aux quatre coins de l'Europe et principalement à Rome, son éternel objectif. Le ministre de Pie IX, M. Rossi, est poignardé en plein jour sur les marches de la Chancellerie et ses assassins ne sont même pas arrêtés ; le Pape est enfermé dans son palais. La Révolution règne. Après le ministre, ce sera le maître ; après Rossi, Pie IX, et le Pape

mort, que deviendra l'Église? Jamais peut-être l'horizon politique n'avait été si menaçant. Mais JÉSUS-CHRIST veille sur son vicaire. Le 24 novembre, au soir, Pie IX sort du Quirinal par les bons soins de l'ambassadeur de France et à la faveur d'un déguisement. Il porte sur sa poitrine la Sainte Eucharistie enfermée dans le même ciboire qui avait autrefois accompagné Pie VI aux plus douloureuses étapes de sa captivité, et le lendemain il est à Gaète. Il prend sa plume de Pontife et il écrit à tous les Évêques du monde. Pourquoi? Sans doute, pour protester contre les violences dont il a été l'objet, pour dénoncer les assassins de son ministre, pour flétrir la Révolution qui naguère l'acclamait avec tant d'enthousiasme hypocrite? Nullement : c'est pour recueillir les sentiments de l'épiscopat et pour obtenir à l'aide de ses prières et de celles des fidèles les lumières d'En-Haut, concernant la question du Dogme de l'Immaculée-Conception. La Révolution, sans le vouloir, avait hâté la définition de ce Dogme incomparable.

Par ce sublime acte de foi, Pie IX montrait qu'il attendait tout, non de l'intervention des hommes, mais de la puissance de MARIE. Sa confiance fut bientôt justifiée d'une manière inespérée, car il rentra peu après dans sa Rome entièrement débarrassée des sectaires qui l'opprimaient. En même temps, les Évêques répondaient unanimement, comme juges et témoins de la foi, que leurs diocèses

avaient toujours cru à la pureté originelle de MARIE; et le 8 décembre 1854, le grand Pontife proclamait *Urbi et Orbi* ce dogme souverain qui rejouissait tous les cœurs.

Enfin, pour donner au Pape de son cœur un témoignage public et officiel de sa maternelle affection, MARIE, quelques années plus tard (1858), apparaissait à une petite fille bien humble à qui elle faisait réciter son chapelet, et comme celle-ci lui demandait instamment son nom, elle répondit : « Je suis l'Immaculée-Conception. » L'œuvre était complète, sanctionnée. Et depuis des millions de pèlerins sont venus et viennent à Lourdes demander la guérison de leurs maladies, le soulagement de leurs peines, en redisant : « O MARIE, conçue sans péché, priez pour nous qui avons recours à vous. »

Écoutez donc en cet anniversaire l'invitation de l'Église qui nous convoque à célébrer MARIE Immaculée. Aimons à répéter cette invocation si touchante et si efficace, et soyons toujours, selon les désirs de D. Bosco, les dignes enfants de la T. S. Vierge.

— Le mois de décembre ramène également un autre anniversaire, celui de la descente du divin Sauveur dans la petite crèche de Bethléem. Soyons fidèles à suivre les bergers et à nous trouver auprès du berceau de JÉSUS-RÉDEMPTEUR, en compagnie de St. Joseph et de MARIE Immaculée.

Nos bienveillants lecteurs ont déjà lu dans le dernier Numéro la relation du 5^{ème} Congrès des Directeurs et Zélateurs des Coopérateurs Salésiens. Ils y ont vu que le premier vœu émis était en faveur de la diffusion plus grande du *Bulletin* qui unit entre eux les Coopérateurs du monde entier, les tient au courant des nouvelles des Œuvres de Don Bosco, les fait vivre de la vie même de notre vénéré fondateur. Nous engageons nos dévoués amis à répandre de plus en plus autour d'eux le *Bulletin* et à recruter par ce moyen des adhérents à l'Œuvre Salésienne si digne d'intérêt.

Don Bosco et l'éducation*

DEUXIÈME PARTIE

Formation religieuse et morale

XV

Le petit mot du soir

Le petit mot du soir est un usage exclusivement salésien et nous ne croyons pas qu'il existe nulle part dans les Maisons d'éducation françaises. Il consiste à dire quelques paroles d'instruction et d'édification aux élèves chaque soir, après la prière. Voici comment D. Bosco en parle dans le Règlement des Maisons: « Chaque soir, après la prière, avant que les élèves aillent prendre leur repos, le directeur ou son remplaçant leur adressera quelques paroles affectueuses qui contiendront soit une observation soit un conseil sur ce qu'ils doivent faire et éviter. On aura soin pour instruire les jeunes gens de tirer une leçon des événements de la journée qui ont eu lieu à la maison ou au dehors. L'allocution ne durera que deux ou trois minutes. Cette pratique est la clef de la moralité, de la bonne marche de la maison et du succès en éducation. »

On voit par ces paroles l'importance que D. Bosco attache au petit mot du soir. Il veut qu'on ne l'omette jamais, que ce soit le directeur qui le dise, ou, à son défaut, celui qu'il aura nommément désigné, qu'il renferme des avis et des conseils affectueux, qu'on tire des événements du jour les leçons qu'ils contiennent pour habituer les enfants à réfléchir et parce que ce qui est récent frappe davantage; il veut enfin que ce petit entretien ne dure que deux ou trois minutes. Ce sera, dit-il, un puissant moyen de succès pour la bonne marche de la maison, pour le maintien et le progrès de la moralité.

Voici quelle est l'origine de cette pratique qui, avec les maisons salésiennes, a envahi les deux mondes: toujours, dans les desseins

de Dieu, les plus grandes choses ont d'humbles commencements. On sait que D. Bosco commença ses internats par loger chez lui quelques apprentis de son patronage. Alors il avait pour compagne et collaboratrice sa sainte mère, la bonne maman Marguerite, femme d'une foi vive et d'un grand bon sens. Après avoir récité la prière du soir avec ses pensionnaires, elle leur faisait quelque recommandation pour le lendemain, leur rappelant la pensée de Dieu et de leur devoir. D. Bosco continua ce qu'avait commencé sa mère; il s'en trouva bien. Ses disciples, les directeurs des premières maisons imitèrent leur maître; la chose se généralisa et devint l'article du règlement que nous avons cité. Aujourd'hui la chose est universelle dans les maisons salésiennes. Jusqu'ici nos imitateurs sont rares, nous en connaissons cependant un qui nous a dit combien il se félicitait d'avoir introduit cet usage dans son pensionnat, qu'il n'y manquait jamais, tant il le jugeait important et facile, soit pour expliquer les choses de la piété soit pour donner un avis pressant qu'il serait préjudiciable de renvoyer à plus tard.

On comprend en effet combien de choses on peut dire dans ces paternelles allocutions, chaque jour renouvelées et qui reviennent 365 fois par an. Tantôt le directeur félicite les élèves de leur bonne conduite pendant la journée; tantôt il leur reproche un point du règlement qui a été transgressé; une autre fois il annonce la fête du lendemain ou du dimanche suivant, recommande de s'y préparer et de la bien célébrer; ainsi le cycle liturgique lui fournit une matière inépuisable.

Certains directeurs rappellent de temps en temps les vérités essentielles de la religion, commentent les prières quotidiennes et expliquent les principales pratiques de dévotion catholique, les Sacrements de Pénitence et d'Eucharistie, etc. Aux approches des exa-

(*) Voir *Bulletin salésien*, février 1901 et suivants, janvier, mars 1902 et suivants.

mens, on parle des matières scolaires, de la nécessité de l'étude et du travail. Quand approchent les vacances, on tâche de prémunir les enfants contre les dangers qui les attendent et on leur indique la manière de les éviter. Rien n'échappe à ces 365 sermons de chaque année: c'est la goutte d'eau qui, tombant fréquemment, creuse la pierre la plus dure, c'est-à-dire, rend malléables et fécondes les âmes les plus rebelles.

D. Bosco était toujours admirable et avidement écouté au petit mot du soir. Outre qu'il parlait fort bien, avec facilité, clarté et distinction, il avait toujours des choses intéressantes à raconter. Tantôt c'était un épisode de ses voyages, un acte édifiant dont il avait été témoin, tantôt il racontait un trait de la vie du saint du jour, mais avec tant de charme qu'on était suspendu à ses lèvres.

Il établit la pieuse coutume des *fioretti* ou fleurettes quotidiennes durant les neuvaines et tout le mois de Marie. Cette fleurette est une vertu à pratiquer, une sentence à méditer, un point du règlement à mieux observer durant la journée. Les litanies de la Sainte Vierge fournissaient une abondante matière pour tout le mois de Marie. Ces fleurettes, D. Bosco les composait lui-même, et dans ses voyages même il les envoyait pour être lues et commentées en son absence. Après les avoir développées la veille, on les affichait le lendemain, et c'était parmi les maîtres et les élèves une sainte émulation pour en tenir compte dans leur conduite.

Mais ce qui soulevait l'enthousiasme des enfants, c'était quand D. Bosco racontait ses songes. Que ces songes aient été le fruit d'une belle imagination au service d'un saint zèle pour le salut des âmes, ou que ces songes soient des visions surnaturelles, l'avenir le dira: toujours est-il que ces songes sont fort beaux, pieux, édifiants et qu'ils produisaient sur les élèves des effets vraiment prodigieux.

Un jour D. Bosco se présente le soir après la prière, et sans préambule dit à ses petits auditeurs: « Mes enfants, je ne suis pas content de vous. » Il fallait connaître D. Bosco, dit Mgr Belasio, et avoir été aimé de lui, pour comprendre l'effet que produisit cette parole. Il continua: « Après tout ce que j'ai fait pour vous, je me flattais de vous voir mieux correspondre à mes soins. » Et il raconta le songe qu'il avait eu.

« Il me semblait voir un vénérable vieillard qui, me présentant une lunette, me dit: « Approche et regarde tes enfants. » Je fis quelques pas, puis, collant mon œil à la lunette, je vous vis tous... là-bas, vous, mes fils, je vous reconnus tous, mais combien vous étiez différents de ce que je pensais! Les uns se bouchaient les oreilles, les autres avaient la langue percée; ceux-ci louchaient affreusement, ceux-là avaient la tête malade. Plus loin des enfants dont le cœur était rongé par des vers, d'autres avaient un cadenas aux lèvres; enfin les derniers portaient accroupis sur leurs épaules de gros singes d'une laideur repoussante. Bien peu d'entre vous étaient exempts de toute infirmité. A mesure que je regardais, je fondais en larmes et je me disais: Mais est ce possible que ce soient mes fils? Que signifient ces physionomies étranges? » A cette exclamation le vieillard prit la parole: « Ecoute: les mains sur les oreilles désignent ceux qui, pour ne pas mettre en pratique ta parole, ne veulent point l'entendre. — La langue percée indique les mauvais discours surtout contre la modestie. — Ceux qui louchent interprètent et jugent mal la grâce de Dieu et préfèrent la terre au ciel. — La tête malade, c'est le mépris de tes conseils et la satisfaction des propres caprices... Mais vois ces deux malheureux; le ver des mauvaises passions leur dévore le cœur. — Là-bas, ces lèvres cadennassées, ce sont des confessions mal faites qui les ont fermées, et le diable siège dans toutes les bouches pour les empêcher de s'ouvrir. — Les pauvres petits qui portent sur leurs épaules ces gros singes, sont les tristes esclaves du démon. Pour ceux là tu auras beau te sacrifier, tu ne réussiras pas à les gagner; ils ne veulent à aucun prix secouer le joug de Satan. — Vois-tu enfin dans cet angle ceux qui ont les mains liées? Ils n'ont pas tenu compte de tes avertissements et n'ont pas voulu se convertir quand il en était encore temps. La justice humaine viendra à ton secours pour leur apprendre que le péché ne porte pas bonheur. » Je regardais et je pleurais.... Puis le spectacle changea, et je vis mes fils en nombre incalculable et d'une diversité presque infinie de costume, de pays, de forme extérieure, de langue.... Et j'avais beau regarder: je ne pouvais les connaître tous ni les comprendre. « Les voilà, me dit le vieillard, les voilà, les

filz que Dieu t'enverra, et il t'en donnera tant que tu ne sauras où les placer. » (*Don Bosco*, par le Docteur d'Espiney).

Voici un autre songe qu'eut D. Bosco et dont il se servit pour l'édification de ses enfants. « Il me semblait, dit-il, être à proximité d'une plaine immense. Monté sur un petit tertre, je voyais cette plaine unie comme la mer quand elle est parfaitement calme. Mon regard plongeait dans cette immensité, et à perte de vue je découvrais des jardins magnifiques. Ils étaient artistement dessinés, et j'admirais des fleurs de toute variété. Il y avait aussi des arbres dont le tronc et les branches étaient des pierres précieuses, les feuilles d'or et les fruits d'une beauté ravissante. Puis venaient des édifices tout de marbre et de pierreries. Il y en avait des rangées innombrables et je me disais : « Si mes enfants avaient seulement un seul de ces palais pour se loger, ils seraient heureux ! » Puis voilà que j'entends une musique délicieuse, et je vois une grande foule qui venait vers moi en chantant. Jamais musique aussi mélodieuse, chants aussi suaves n'avaient frappé mes oreilles. Evidemment c'était une vision du Paradis. Oh ! comme nous sommes heureux, mes chers enfants, d'aimer Dieu et de pouvoir espérer une si belle récompense ! — Tout à coup les chants cessent et il se fait un profond silence. Alors j'aperçois un groupe de chanteurs s'avancant à ma rencontre. A leur tête était Dominique Savio. Il se détache du groupe et vient à moi. Comme il était beau ! Il portait une robe blanche toute couverte d'or et de pierreries. Il avait autour des reins une ceinture de pourpre, et ses cheveux bouclés tombaient avec grâce sur ses épaules. Un énorme diamant attaché à son cou par une chaîne d'or reposait sur sa poitrine et il s'en échappait une lumière éclatante qui se reflétait sur son visage et toute sa personne ; il tenait à la main un splendide bouquet. Qu'il était ravissant à voir ! On eut dit un ange ! — Voilà, mes enfant, comme vous serez beaux si vous allez un jour au ciel. — Mais il faut encore que je vous dise de quoi était composé le bouquet de Savio. Il y avait des lis et des roses. Oh ! les beaux lis ! Oh ! les magnifiques roses ! On y voyait encore de la gentiane, un tournesol, des violettes et des épis de blé.

Et Savio me dit : « Vois ce bouquet et

fais en sorte que tous tes enfants en aient un semblable. » Vous avez l'air de ne pas comprendre, je vais m'expliquer. Ne savez-vous pas que le lis est le symbole de la vertu des anges, de la sainte modestie. Combien de fois ne nous l'avez-vous pas dit ? La rose figure la charité ; la gentiane, la mortification ; le tournesol signifie l'obéissance ; la violette, l'humilité, et les épis de blé la sainte et fréquente communion. Comprenez-vous, mes enfants, ce gracieux enseignement qui m'a été donné pour vous, j'espère que vous en profiterez et que tous vous serez des bouquets vivants de toutes les vertus.

Mais ce n'est pas tout : Savio m'ayant remis son bouquet, me présenta ensuite trois plis fermés, qu'il tenait à la main. Sur le premier on lisait : *Invulnerati*, ceux-là sont sans blessures. — Sur le second *Vulnerati*, blessés. — Sur le troisième *Lassati in via iniquitatis*, ceux-là se sont lassés dans la voie de l'iniquité. Je pris le premier pli et je l'ouvris. Il contenait le nom de tous ceux qui n'avaient jamais commis le péché mortel et avaient conservé pure la blanche robe de leur innocence. Il me remit ensuite le second pli et j'y lus les noms de tous ceux qui, après avoir été blessés par le péché, avaient recouvré la grâce de Dieu par une sincère pénitence. J'avais hâte de voir la troisième liste et de connaître ceux qui suivaient la voie de l'iniquité. Mais à peine l'eus-je ouverte que j'entendis une détonation formidable comme celle d'un coup de canon, et il s'échappa de cette lettre une puanteur telle que je crus être asphyxié. O mes enfants, ceux qui sont dans cet état le savent bien. Qu'ils se hâtent d'en sortir, car ils inspirent de l'horreur à Dieu et aux Anges. Quant aux autres qu'ils prennent garde de tomber et fassent toujours de bonnes confessions. »

Il est facile de comprendre l'effet prodigieux que devaient produire sur de jeunes imaginations de 15 ans des leçons de morale données d'une manière aussi frappante, et combien de pareil récits étaient efficaces pour éloigner du mal et exciter à la vertu.

Une autre fois, c'était le premier jour de l'an, D. Bosco dit : « La Madone vous a envoyé vos étrennes, venez me trouver demain et je vous les remettrai. » Et le saint prêtre remit à chacun un billet où était écrite une pensée concernant l'état de son âme. On y lisait

des maximes comme les suivantes: Le monde vous remplit le cœur de gravier. — Vous ne savez pas encore ce que c'est que l'obéissance. — Etudie bien ce que c'est que la charité et l'humilité. — Avec les idées révolutionnaires on ne va pas en Paradis. — Aie confiance en moi qui suis ta mère. — Examine si dans toutes tes actions tu as en vue la gloire de Dieu. — Mange plus souvent le

pain des anges et acquiers la reine des vertus.

Assurément tous les directeurs des Maisons salésiennes ne sont pas des D. Bosco; ils n'ont ni son talent, ni sa sainteté, mais tous peuvent faire un grand bien moral à leurs élèves en préparant soigneusement et en disant régulièrement le petit mot du soir dans l'esprit de leur vénéré fondateur et père.

CHRONIQUE SALÉSIENNE

Sous ce titre de Chronique salésienne, nous nous plaisons à relater les principaux faits qui arrivent dans les différentes Maisons non seulement d'Italie et d'Europe mais encore des Missions d'Afrique, d'Asie et d'Amérique, et qui nous paraissent de nature à intéresser les lecteurs du *Bulletin*. Une remarque nous a été faite à ce sujet. Il s'est souvent trouvé, nous dit-on, que dans un même numéro, il a été fait à plusieurs reprises, mention du même pays. Pourquoi ne pas réunir sous un même titre et dans un même article ce qui concerne telle ou telle région? Nous disons que sous la rubrique: *Relations de nos Missionnaires*, nous inscrivons les lettres édifiantes qui nous sont envoyées touchant les Missions, et nous les reproduisons aussi exactement que le peut faire une traduction, lorsqu'elles nous parviennent en italien, espagnol, anglais, etc., tout en conservant la signature de l'auteur de cette relation. D'autres fois il ne s'agit que de simples récits, d'anecdotes variées, d'articles de journaux sur tel ou tel événement, ne comportant pas la même importance que les lettres édifiantes, et alors nous les rangeons sous la rubrique: *Chronique de nos Maisons*.

Pourrions-nous mieux commencer la Chronique de ce mois qu'en rapportant ici une fête toute intime qui s'est passée, il y a quelques jours à peine, aux Becchi de Castelnuovo. Tout le monde sait que ce groupe de maisonnettes est la petite patrie d'origine de notre vénéré Fondateur Don Bosco, et sa mémoire y est toujours en grande vénération. L'occasion de cette fête était un cin-

quantenaire. Ce mot évoque immédiatement une idée de longues années pendant lesquelles quelqu'un a constamment rempli un poste, une charge et s'en est acquitté avec une scrupuleuse fidélité. Qu'y a-t-il de plus beau et aussi de plus touchant que de voir un prêtre parvenu à cinquante années de fructueux ministère au service des âmes et pour la plus grande gloire de Dieu! Ce n'était pas encore ce cinquantenaire que l'on fêtait aux Becchi en ce dimanche du Saint-Rosaire, où Don Rua s'était rendu, continuant la pieuse tradition de D. Bosco qui chaque année célébrait la Madone dans sa petite église natale. Non, il ne s'agissait que de l'anniversaire d'une prise de soutane. Mais lorsque nous aurons dit que celui qui faisait ainsi sa cinquantaine de vêtue religieuse et ecclésiastique était précisément notre bien aimé Supérieur Général D. Rua, on comprendra la solennité qui fut donnée à cette fête. Don Rua tint à remercier Notre-Seigneur et à renouveler ses engagements à l'endroit même où il avait reçu sa première soutane des mains de D. Bosco. Il est impossible de traduire les impressions que ressentit notre bon Père, ainsi que ceux qui l'entouraient. Il est difficile aussi de dépeindre l'immense joie des habitants des Becchi qui ne cessèrent pendant toute cette journée d'acclamer le digne successeur de leur compatriote. Discours, compliments, messe en musique, magnifiques offices religieux, représentation théâtrale, rien ne manqua à cette fête qui marquera dans les fastes des Becchi. Il ne convenait pas que ces derniers fussent seuls privilégiés, et c'est pourquoi nous avons tenu à mettre nos lecteurs au courant de cette charmante fête de famille, assurés qu'ils se réjouiraient en véritables amis de l'Œuvre Salésienne et qu'ils demanderaient dans une prière fervente à Notre Seigneur, par l'entremise de la Madone de D. Bosco, d'abord et bientôt un nouveau cinquantenaire, celui-là, de prétrise, et puis de longues et longues années encore pour notre cher Supérieur et Père Don Rua.

Le Jubilé de la Papeterie salésienne de Mathi-Turin

La date du 1^{er} Juin 1902 fera époque dans les Annales de la Papeterie salésienne et restera un souvenir impérissable pour l'excellente et laborieuse population de Mathi. C'est qu'en effet ce dimanche fut pour tous sans exception un jour de fête chrétienne et civile, une fête cordiale.

À peine le train parti de Turin à 8 h. 30 arrivait-il à la station de Mathi que la Musique Municipale attaquait la marche royale. La foule qui depuis longtemps attendait avec impatience voyait descendre S. Em. le Cardinal Richelmy, archevêque de Turin et l'acclamait chaleureusement.

Par une gracieuse attention du Chef de gare, la salle d'attente avait été pour la circonstance splendidement décorée; le Syndic de Mathi et celui de Balangero, entourés des membres de la Junte et du Conseil, saluèrent son Em. le Cardinal qui répondit en se disant heureux de faire la connaissance d'autorités si soucieuses des intérêts de leur population et d'un exemple si édifiant. Il y avait aussi là les RR. Curés de Mathi, Balangero, Grosso, Villanova-Canavese avec d'autres prêtres salésiens et des laïques. Notre Supérieur Général D. Rua et D. Barberis avaient pris place dans le train, au départ de Turin.

Lorsque S. Em. sortit de la gare pour monter en voiture où prenaient place D. Rua et deux autres Ecclésiastiques, la foule éclata en nouveaux applaudissements et vivats qui se prolongèrent jusqu'à l'arrivée à l'église. Sur la route, des arcs de triomphe, des cartouches, des écussons, des banderolles et des drapeaux témoignaient de la joie de ce peuple heureux de posséder son Archevêque, et celui-ci manifestait aussi par son sourire affable, par ses gestes combien il agréait les hommages de ses enfants.

À dix heures $\frac{1}{2}$ eut lieu la Messe solennelle, avec assistance pontificale, et après la Communion S. Em. monta en chaire. La fin du Mois de MARIE et l'ouverture du Mois du Sacré-Cœur de JÉSUS, tel fut le sujet traité par l'orateur qui engagea les fidèles à s'attacher de plus en plus à la dévotion au Sacré-Cœur, car c'est par elle qu'on obtient toutes les grâces dont on a besoin dans les tribulations de la vie.

La Messe fut suivie d'un *Te Deum* solennel et de la Bénédiction du T. S. Sacrement donnée par l'Em.^{mo} Cardinal qui daigna accorder une Indulgence de 100 jours à tous ceux qui avaient assisté à la cérémonie.

Au coup de midi $\frac{1}{2}$, 150 convives prenaient part dans une salle de la Papeterie à un repas abondamment servi. On reconnaissait autour du Cardinal-Archevêque non seulement les membres du clergé, les autorités civiles et les notables de Mathi et de Balangero, mais encore tous les ouvriers de la Papeterie. Les ouvrières, elles, avaient déjà eu leur fête particulière au jour du Patronage de St. Joseph. Le dessert amena les toasts qui ne pouvaient pas manquer dans une

fête où tout était tranquillité pour l'esprit, allégresse pour le cœur. Ce fut d'abord la lecture par le très renommé D. Aureli, docteur ès-lettres, d'une élégante poésie en l'honneur du Cardinal et à la mémoire de D. Bosco. Puis un brave ouvrier du nom de Canova lut, au nom de tous ses compagnons de Mathi, un compliment débordant de reconnaissance envers les Salésiens et d'affection pour l'Em.^{mo} Cardinal qui par sa présence rendait honneur au travail manuel. Il est inutile de dire que tous les ouvriers acclamèrent celui qui avait si bien traduit leurs sentiments. Un autre ouvrier but aux grands avantages économiques réalisés dans les deux villages de Mathi et Balangero par la Papeterie Salésienne. On entendit un enfant du Collège de Lanzo, puis un des plus anciens se leva. Après avoir rappelé le souvenir de D. Bosco et son intérêt pour la Papeterie, il tint à saluer la mémoire de l'excellent propriétaire qui avait cédé l'usine à D. Bosco. Il n'oublia pas la Presse et porta la santé du journaliste Evasio Franchi, représentant de l'*Italia-Corriere*. Ce dernier se vit dans l'obligation de répondre au nom des journalistes catholiques de Turin. Il porta donc un toast aux ouvriers animés de sentiments qui leur faisaient tant honneur, aux mérites des Salésiens qui savaient si parfaitement apprécier la presse catholique, à l'harmonie, à l'union intime des patrons et des ouvriers soumis à l'autorité qui vient de Dieu, enfin il conclut en poussant un triple vivat en l'honneur du digne Successeur de D. Bosco, du vénérable Cardinal et du St. Père Léon XIII.

Don Rua se leva au milieu de la plus vive attention et se disposa à parler. Ses paroles furent un grand éloge pour la bonne conduite et le travail sérieux de tous les ouvriers et une paternelle exhortation à toujours persévérer dans la bonne voie, en fermant les oreilles à l'erreur si séduisante.

Il annonça ensuite que l'administration de la Papeterie, voulant donner un gage de sa satisfaction aux ouvriers et ouvrières, en même temps qu'un encouragement à bien continuer, avait pris une délibération en plusieurs articles dont lecture allait leur être faite par le secrétaire de l'administration.

La curiosité devint plus vive chez tous en entendant ces mots. Mais lorsque le secrétaire proclama qu'à l'occasion du 25^{me} anniversaire de l'achat et du fonctionnement de l'usine St. François de Sales, la Direction avait décidé d'accorder 200 frs. aux ouvriers qui avaient au 31 Décembre 1901 vingt années de service et 150 f. aux ouvrières qui se trouvaient dans les mêmes conditions, ce fut un véritable ouragan d'acclamations et de vivats. Les applaudissements continuèrent à la lecture des nombreuses autres dispositions qui avantageaient le personnel de l'usine. Nous ne pouvons entrer dans tous les détails des générosités accordées, de crainte de trop allonger notre article. Que l'on sache bien que personne ne fut oublié. Cela nous fait assez voir comme les Salé

siens savent par le moyen des bienfaits matériels de procurer aux ouvriers le vrai bien spirituel, c'est-à-dire la bonne conduite et la préservation de l'influence du socialisme. N'est-ce pas là aussi la meilleure manière, précisément en cette année du Jubilé Pontifical de Léon XIII, de rendre hommage à son immortelle Encyclique : *De conditione Opificium*.

* * *

Mais revenons à la fête. On comprend que les esprits furent très sensiblement émus par cette agréable surprise de D. Rua. Et l'Em.^{mo} Cardinal voulut lui-même remercier au nom des ouvriers. Il exprima l'espoir que les bénédictions du ciel ardemment souhaitées par les heureux bénéficiaires et leurs familles continueraient à descendre sur la Direction ; il appela l'attention de tous sur le Cinquantenaire de la prise de soutane de Don Rua, (cette fête de famille a eu lieu en octobre), et provoqua un vivat général en l'honneur du Successeur de D. Bosco. Il se déclara fier d'avoir été l'hôte et le commensal de tant d'excellents ouvriers, se réjouit avec toutes les autorités civiles et ecclésiastiques de Mathi et Balangero de l'union intime qui existait entre tous, et après avoir invité toute l'assistance à acclamer S. S. Léon XIII, il termina en donnant sa bénédiction.

Il restait encore la bénédiction des nouvelles machines ; un moteur à gaz, une turbine, une calandre, une machine à rubans continus. S. Em. le Cardinal accomplit les cérémonies de l'Église puis visita toute l'usine, prenant un vif intérêt aux explications qui lui étaient données par le directeur des ateliers.

Enfin arriva le moment de prendre congé. L'Em.^{mo} Cardinal revint à Mathi, entouré de toute la population qui ne cessait de l'acclamer. Il assista dans l'église paroissiale, à la récitation du chapelet et au salut du T. S. Sacrement. C'était la digne fin d'une fête vraiment chrétienne et dont le souvenir restera dans cette religieuse population.

Heureux les pays où l'ouvrier est chrétien pratiquant, où règne l'accord entre les différentes autorités, où les patrons sont des pères pour leurs ouvriers.

BIELLA — Pose de la première pierre du nouvel Oratoire salésien. — C'est vraiment réjouissant, écrit la *Biella Cattolica*, de voir comment notre petite ville sait apprécier de plus en plus l'Œuvre salésienne en faveur de la jeunesse et plus spécialement de la classe pauvre. — La fête de dimanche dernier à San Cassiano nous fournit une nouvelle preuve de la grande sympathie qui va aux Salésiens pour les efforts que ceux-ci font depuis plusieurs années pour la création d'un Oratoire désiré de tous, sans distinction d'opinion. Après de nombreuses péripéties inséparables d'ailleurs des commencements de toute œuvre de Dieu, la nôtre, car nous pouvons l'appeler ainsi, entrait dimanche dernier dans une nouvelle phase, bien engageante pour l'avenir.

On procédait à la bénédiction et à la pose de la pierre fondamentale d'une Maison qui doit abriter avec les Fils de D. Bosco, tant d'enfants du peuple pour les instruire, les élever chrétiennement, leur fournir un lieu de joyeuse société et d'honnêtes divertissements.

Le T. R. Supérieur Général des Salésiens D. Rua était arrivé dès le samedi soir. Le dimanche matin il se rendait de très bon matin à l'église San Cassiano où il entendait de nombreuses confessions. Il n'abandonna son poste que pour célébrer à 7 h. la sainte Messe et donner la Communion à beaucoup de fidèles, notamment à une importante bande de jeunes gens du Patronage, très édifiants par leur tenue.

La cérémonie du soir attira à S. Cassiano une véritable foule dans laquelle on reconnaissait les plus notables de la ville. Mgr l'Evêque reçu à la porte de l'église par D. Rua et le directeur local D. Roccia, revêtit les ornements sacrés, et précédé du clergé, vint à l'endroit où doit s'élever la nouvelle maison. Il accomplit les rites de la bénédiction de la première pierre, mit celle-ci en place et la couvrit de la première chaux. On avait dans cette pierre ménagé un creux où l'on enferma des médailles de MARIE Auxiliatrice, des pièces de monnaie à l'effigie du S. Pontife et du Roi, avec un parchemin commémoratif de ce fait, scellé du sceau de S. G. Mgr l'Evêque.

Après avoir reçu la Bénédiction du T. S. Sacrement dans l'église, on s'achemina vers la cour du Patronage où on avait dressé sous le portique une vaste estrade parfaitement décorée. Auprès de Monseigneur on voyait D. Rua, M. Poma, assesseur municipal, M. Cucco, représentant du Syndic et les orateurs de la fête ; une immense multitude de tout âge et de toute condition était là attendant la musique et les discours. Quels braves enthousiastes recueillirent et la musique instrumentale du Patronage de Cavaglia, et la *Schola Cantorum* de Sordevolo !!

Le directeur, D. Roccia, offrit ses plus respectueux remerciements à S. G. Mgr l'Evêque, à D. Rua et réclama la coopération de tous les gens de bien pour mener à bonne fin cette œuvre à laquelle les Salésiens consacraient toutes leurs forces. Puis le professeur D. Simonetti, dont la chaude éloquence est bien connue, montra les merveilles de la charité de N. S. qui se perpétue dans l'Église Catholique et paraît si brillamment dans l'œuvre de D. Bosco. — Le T. Rév. D. Rua, rappela alors avec quel élan les Biellois avaient répondu au premier appel qui leur avait été fait pour l'érection d'un Oratoire salésien : il se dit plein de confiance pour l'avenir qui ne verra pas un concours moindre que par le passé. Quant aux Salésiens, ajoute-t-il, ils sont disposés à faire le possible et même l'impossible en faveur des jeunes gens. Il n'oublie pas que les apprentis de Biella furent les premiers à peupler le Patronage que D. Bosco ouvrit à Turin, il y a plus de 50 ans ; aussi a-t-il tenu à rendre hommage à D. Bosco, en venant à Biella pour cette cérémonie, bien qu'il n'ait pas l'habitude d'intervenir personnellement dans de telles fêtes. Il termine ces quelques

mots délicats en faisant allusion à la protection de S. Pierre (on était au 29 juin, jour de la fête de cet apôtre), et en souhaitant que la nouvelle maison de Biella soit vraiment bâtie *supra firmam petram*, sur la pierre ferme, c'est à dire sur la pierre de la charité de Notre Seigneur.

Une improvisation très heureuse de Mgr Gamba couronna la fête. Il manifesta son contentement de l'intérêt que montrent les habitants de Biella pour l'Œuvre salésienne et il exprima le souhait que l'Oratoire prospérât de plus en plus et produisit des fruits encore plus abondants parmi cette jeunesse qui lui est si chère.

SUISSE

LUGANO. — La *Patria* de Lugano nous offre un très intéressant récit de l'ouverture du Patronage des jeunes gens en cette ville. La bénédiction de la chapelle provisoire et des locaux en fut faite par M. l'archiprêtre Pisoni, délégué de S. G. Mgr l'évêque, puis eut lieu la sainte Messe, au cours de laquelle on entendit la *Schola Cantorum* de Lugano, récemment fondée et déjà sur le chemin du succès. Malgré l'inclémence du temps, un grand nombre de prêtres et de laïques, amis et généreux bienfaiteurs de l'Œuvre avaient tenu à témoigner leur grande sympathie. Vers trois heures de l'après-midi, les vêpres furent chantées solennellement, et à l'issue, M. l'Archiprêtre prit la parole, en sa qualité de Président de la Commission. « Laissez venir à moi les petits enfants, » telles furent les paroles qu'il commenta, en montrant l'importance absolue des Patronages pour détruire le mal dans la jeunesse si exposée de nos jours. Il remercia vivement D. Rua et les Salésiens venus à leur secours. Notre vénéré Supérieur lui succédant rappela quel fut le but constant de tous les efforts de Don Bosco et combien le bon Père désirait dès 1865 établir une Maison dans le Canton du Tessin. Ensuite faisant remarquer que le nouvel Oratoire était consacré au Sacré-Cœur, il exhorta les jeunes gens à être fidèles à cette dévotion. Il vit dans la pluie qui tombait en ce moment, un symbole, un gage de toutes les grâces, de toutes les bénédictions que le Sacré-Cœur voulait répandre sur cette Œuvre qui lui était si agréable. S. G. Mgr l'Évêque se leva alors et témoigna sa joie de se trouver à pareille fête (dont il était le promoteur). Puis constatant que bien des places étaient inoccupées dans les bancs, il formula le souhait que les locaux ne soient bientôt plus suffisants, et engagea paternellement les jeunes gens et enfants présents à persévérer et à fuir comme la peste les mauvais camarades qui chercheraient à les détourner du Patronage. La bénédiction du T. S. Sacrement mit fin à cette fête religieuse, consolante à tous points de vue.

*
**

BALERNA. — D. Rua venait d'assister à l'inauguration du Patronage de Lugano, mais il

tenait à visiter ses enfants de l'Oratoire de Balerna. Il y arrivait le soir de ce même jour. Le lendemain, il célébrait la Messe dans la chapelle de l'établissement, et passait la journée entière avec ses chers petits, se contentant de distraire quelques instants pour saluer les bienfaiteurs. Ceux-ci d'ailleurs se retrouvaient au modeste mais joyeux festin du midi. Vers deux heures on annonçait l'arrivée de Mgr Valfré, évêque de Côme, qui venait nous surprendre et qui fut chaleureusement acclamé par l'assistance. Après quelques morceaux de musique et de poésie où se manifestèrent les talents des élèves, l'éloquent avocat Primaresi se complut à rendre hommage à D. Rua et à énumérer le bien accompli par les Salésiens depuis leur arrivée à Balerna. Ce fut ensuite le tour de Mgr Valfré qui rappela aux auditeurs les caresses qu'il avait, étant tout petit, reçues de D. Bosco, pour lequel dès lors il nourrit des sentiments d'affection filiale. Ces sentiments, il s'estime heureux, déclare-t-il, de les reporter sur le vénéré successeur de D. Bosco qui se dévoue avec tant de zèle et aussi de succès au salut de la jeunesse. Il termine ces courtes et élogieuses paroles par ce souhait à l'adresse de D. Rua : *ad multos annos*. Notre bien-aimé Supérieur très ému, remercie des honneurs rendus *au pauvre* D. Rua. comme il s'appelle lui-même; il se dit très heureux de l'accueil fait et de l'estime dans lequel on tient les Salésiens de Balerna et il en rend grâces à Dieu; enfin il recommande aux jeunes gens de rester toujours bons et pieux.

SARDAIGNE

SANLURI. — Les Sœurs de MARIE Auxiliatrice sont depuis bientôt quatre mois installées à Sanluri où elles ont été appelées par S. Exs. Mgr Ingheo qui a tenu à établir dans son pays natal une école enfantine, un ouvroir pour les jeunes filles plus grandes et un Patronage. Qui pourrait traduire la joie des habitants de Sanluri et leur reconnaissance envers leur généreux compatriote Mgr Ingheo? Mais les plus heureux sont encore les enfants. Ils n'ont pas attendu que les locaux aient reçu tout le mobilier nécessaire et que les Sœurs soient en état de s'occuper de l'Œuvre; ils ont, dès l'après-midi du dimanche, désireux de faire connaissance avec leurs nouvelles éducatrices et d'entrer immédiatement dans leur intimité, envahi l'enceinte du Patronage, et il a bien fallu bon gré mal gré les accueillir, et chanter et jouer jusque tard dans la soirée.

S. Grandeur Mgr l'Évêque aurait bien voulu remettre à une occasion plus propice l'inauguration de l'Œuvre, mais il dut s'incliner devant le fait accompli, heureux de constater cet empressément de précieux augure.

Le dimanche de Pentecôte, vingt-deux enfants s'approchaient pour la première fois de la Sainte Table, revêtaient le Scapulaire du Mont-Carmel et furent conduites par le curé et le catéchiste à l'Oratoire des Filles de MARIE Auxiliatrice.

Elles furent affectueusement reçues par la Supérieure qui donna à chacune une belle image de MARIE Auxiliatrice et leur recommanda de réciter chaque jour un *Ave Maria* pour que la Sainte Vierge les conserve toujours pures. Elles revinrent vers deux heures au Patronage qui réunissait déjà plus de 200 enfants, et elles participèrent aux jeux de toutes sortes qui y furent organisés. À 5 heures avait lieu à la paroisse l'Exercice du Mois de Marie qui concordait avec

Il quittait à la fin d'avril ce pays généreux et chrétien, et il se dirigeait vers l'Angleterre. Nous sommes heureux de mettre sous les yeux de nos lecteurs le récit de la visite de notre vénéré Supérieur Général aux Oratoires de cette contrée.

« Entre toutes les nouvelles que nous reçûmes un certain matin, il y en eut une qui nous fut particulièrement agréable : l'annonce de l'arrivée du Successeur de Don Bosco, notre très aimé Supérieur D. Rua. Plus de neuf années



Souvenir de la visite de D. Rua en Angleterre.

la clôture des Quarante-Heures, et toute la joyeuse bande y assista. Le lendemain, ouverture officielle de l'Asile qui comptait déjà 50 bambins, mais qui dépassera certes la centaine, car les familles de Sanluri ne tarderont pas à reconnaître non seulement les bienfaits d'une éducation religieuse, morale et civique pour les enfants, mais encore les avantages économiques qui résulteront de cette Institution établie par la Providence dans leur petite ville.

ANGLETERRE

Visite de Don Rua aux Maisons d'Angleterre

Nous avons, dans les numéros de juin et juillet relaté le voyage de D. Rua à travers la Belgique.

s'étaient écoulées depuis son dernier séjour à Battersea, à l'occasion de la consécration de l'église; et depuis ce moment il n'avait jamais pu répondre aux pressantes invitations qui lui avaient été faites. Vous devez facilement juger de la joie que tous nous ressentions! Combien parmi nous, en effet, n'avaient jamais approché de Don Rua, ne lui avaient jamais parlé, ne l'avaient peut-être jamais vu?

D. Rua, accompagné de D. Bertello, débarquait à Douvres le 1^{er} mai. Il y était reçu par le Révérend D. Macey, Inspecteur des Maisons d'Angleterre, et arrivait vers sept heures et demi du soir à l'Oratoire salésien de Battersea. Bien vite D. Rua constata les immenses progrès effectués depuis sa dernière visite et ne cacha pas son étonnement et son admiration devant le bel établissement qu'il voyait. C'est qu'il se rappelait,

en effet, que pendant de longues années la famille salésienne de Londres n'avait pas eu d'autre logement que les petites maisonnettes d'Orbel-Street, fort exigues et par conséquent très incommodes. On avait été obligé de limiter le nombre des élèves internes. Il s'en souvenait, lui qui avait dû se contenter de ce triste logement à ses deux premières visites.

En 1896, on put prendre possession d'un vaste terrain, sur lequel s'élevait une maison. Celle-ci s'agrandit peu à peu et forma enfin un établissement spacieux et confortable qui permit d'y installer la communauté plus nombreuse. C'est grâce à une prévenance très spéciale de la divine Providence que ce magnifique terrain de plus d'un hectare de superficie est resté sans acheteur jusqu'au moment précis où il y eut pour nous une nécessité absolue de chercher et de trouver un nouvel emplacement.

Disons de suite qu'au printemps dernier, quelques Sœurs de MARIE Auxiliatrice sont venues occuper les anciens et incommodes locaux d'Orbel-Street.

Les internes comprennent deux sections, étudiants et apprentis. Ces derniers voient leur nombre s'accroître à mesure que s'agrandissent les ateliers. Les classes externes ou paroissiales continuent à prospérer et elles sont fréquentées par plus de 500 enfants, tant garçons que filles; mais, hélas! elles sont insuffisantes, au regret même des Inspecteurs du Gouvernement, qui ne cessent d'adresser leurs félicitations aux maîtres et maîtresses.

* * *

Le soir même de son arrivée, D. Rua tint à exprimer son contentement de ce qu'il avait vu, et il annonça que le lendemain matin, qui était précisément le premier vendredi du mois, il dirait la sainte Messe en l'honneur du Sacré-Cœur, en reconnaissance de tant de bienfaits signalés. Il arriva également qu'en ce jour se faisait la clôture de la retraite spirituelle des jeunes gens. Il célébra donc la Messe de Communion suivie de la Bénédiction solennelle du T. S. Sacrement. Puis dans la soirée il assista à une représentation de tableaux vivants avec intermèdes de morceaux de musique et de compositions littéraires en diverses langues. Ces tableaux, tirés de sujets religieux, avaient déjà été donnés pendant le Carême, et ils avaient été si parfaitement réussis, qu'un journal non catholique en parlait le lendemain sous ce titre : *Oberammergau à Battersea*.

D. Rua se rendit le samedi avec D. Bertello et D. Macey à l'évêché pour saluer Mgr Bourne qui est animé d'une si grande affection pour D. Bosco et son Œuvre. Les Salésiens, ses diocésains, ont reçu de lui tant et tant de marques de bienveillance, qu'ils ne pourront jamais lui en être assez reconnaissants. Le dimanche donna lieu à une grande solennité dans notre église, où les communions furent plus nombreuses. D. Bertello chanta la Grand'Messe, et D. Rua présida à la procession et à la Bénédiction du T. S. Sacre-

ment. La chorale, qui jouit déjà d'une certaine réputation, se surpassa. L'église, belle par elle-même, avait revêtu une superbe parure, grâce aux soins de quelques confrères décorateurs et peintres.

Nous avons élevé, auprès de l'église, un modeste local pour y installer le Club ou Cercle Catholique. L'exercice du saint ministère ne se réduit pas à cette Mission, mais il comprend encore un hôpital et un *Work-house* ou refuge municipal, en même temps qu'un autre prêtre dessert tous les jours comme chapelain la prison.

* * *

Notre bon Supérieur se sépara de nous pour quelques instants et alla, le lundi 5 mai, visiter la Maison de *Burwash*. C'est en 1897 que l'on assumait la charge de cette Mission et de l'école externe qui s'en trouve rapprochée, on agrandit ensuite le local et on y installa le Noviciat. L'Oratoire est situé au milieu des collines du Comté de Sussex, loin de toute habitation : c'est vraiment un asile de recueillement et d'étude. Il y a là une petite chapelle assez bien couverte qui sert encore, comme avant, aux pauvres catholiques des alentours.

* * *

Mais le temps de son séjour au milieu de ses enfants était trop limité, et le mercredi matin il quittait *Burwash*, non sans avoir auparavant exprimé sa satisfaction et fait des vœux pour que cette Maison aille en grandissant et devienne bientôt une pépinière de nombreux fils de Don Bosco. Don Rua ne devait s'arrêter que quelques heures à la nouvelle Maison de *Farnborough*, comté de *Hamshire*. Son Exc. Mons. Cahill, évêque de *Portsmouth*, avait l'année précédente confié cette Mission aux Salésiens pour y ouvrir un Orphelinat destiné spécialement aux enfants des soldats et des marins, et on ouvrit la maison aussitôt qu'on eut trouvé un endroit favorable. Jusque là il n'y avait comme église paroissiale que l'école de la mission, et cela était incommode à beaucoup de points de vue : on y substitua une petite chapelle, adossée à l'Institut, bâtie sur le plan et sous la direction d'un confrère. Elle est réellement gracieuse et suffit pour le moment à l'usage des fidèles et des enfants. Un prêtre de la Maison est attaché comme chapelain militaire pour les soldats catholiques qui se trouvent au camp d'Aldershot. Don Rua se montra enchanté de cette nouvelle fondation et s'en promit beaucoup de bien. Le soir de ce même jour, il revenait à Battersea pour repartir presque immédiatement vers la Belgique. Certes, cette visite, trop courte, si nous consultations nos désirs, a cependant laissé des traces qui ne seront pas vite effacées, précieux souvenirs qui enflammeront de zèle tous ceux qui ont eu le bonheur de profiter de la présence de D. Rua : ce sont ceux-là même qui aiment et vénèrent le nom et la mémoire de Don Bosco.



TERRE DE FEU

Au milieu des Fuégiens de la Terre de Feu

(Lettre de Mgr Joseph Fagnano)

Puntarenas, le 22 avril 1902.

TRÈS RÉVÉREND D. RUA,

ME voici de retour de la Mission de la Chandeleur où je suis resté pendant 25 jours, au cours desquels j'ai prêché la retraite aux Confrères et aux Sœurs, et j'ai pu visiter nos chers Indiens.

Les écoles vont assez bien, autant que j'ai pu le constater, mais nous devons nous contenter de peu par intérêt pour la santé de ces pauvres gens à qui la vie sédentaire et renfermée ne convient pas; aussi les employons-nous de préférence aux travaux matériels, en plein air, afin de les rendre plus robustes.

Je ne veux pas dire pour cela qu'ils soient ignorants. Oh! non, ils savent répondre aux questions sur le Catéchisme, l'Histoire Sainte, la Géographie de leur pays, l'Arithmétique, sans excepter l'espagnol tout à fait nouveau pour eux. Tous comprennent cette langue, et même les petits la parlent de façon à se faire passablement comprendre. Plusieurs servent la sainte Messe. Tous prient et chantent en espagnol, et ainsi parviennent-ils à graver dans leur mémoire et leur esprit les idées et les mots de cette langue.

En visitant l'atelier des femmes et l'école des filles, j'ai remarqué plus de progrès dans la confection des bas, caleçons, chemises, cou-

vertures de laine à leur usage commun, une plus grande propreté dans la buanderie, l'école, la cour, et toutes sont disposées à se bien conduire.

Chez les hommes et les petits garçons, il y a aussi plus d'adresse au travail, pour atteler les bœufs, conduire les charriots, pour avoir soin des brebis, les rassembler et les tondre, pour dresser les bœufs au joug, et les chevaux à la selle, s'occuper à l'agriculture, faire le pain, etc., de telle sorte que quelques uns pourraient se mettre en service chez les grands propriétaires, si ceux-ci prenaient soin de leur état physique, de leur santé, car ils sont faibles, malgré leur grande taille.

J'ai aussi pu juger de leur avancement dans l'instruction religieuse en les interrogeant collectivement et séparément, mais nous ne sommes pas encore arrivés à leur enlever certaines superstitions. Ils croient encore que leurs médecins peuvent leur donner des maladies par des signes, des cris, et même un simple attouchement, et nous trouvons dans les malades une grande résistance à recevoir l'Extrême-Onction; je veux parler des vieillards, car les jeunes gens élevés par nous, non seulement n'ont aucune répugnance, mais manifestent vivement le désir de recevoir les secours de notre sainte religion.

Il y a un mois, mourait une femme de 35 ans, munie des Sacrements. Elle fut accompagnée par tous à l'église, où l'on célébra la Messe, et ensuite au Cimetière. Cette cérémonie fit une grande impression sur tous les Indiens qui virent là une preuve de la vraie affection des Salésiens pour eux. Le mari resta à la Mission avec un enfant de six ans environ, malheureusement sourd et muet. Tous ne font pas ainsi, et beaucoup après avoir vu leurs enfants ou des parents mourir, s'éloignent pour quelque temps de la Mis-

sion ; d'autres retournent à leur vie errante d'autrefois.

C'est avec plaisir que je remarque que nos Missions ne servent pas de refuge aux seuls Indiens, mais encore aux pauvres immigrants qui quelquefois manquant de travail, ou par suite de naufrage ou de maladie, viennent frapper à notre porte, nous les secourons de notre mieux et nous les sauvons de la mort. Nous avons, il y a trois mois, dans l'infirmerie de la Chandeleur un certain Carlo Peruzzi, chercheur d'or, né à Maggionico (province de Milan). Le malheureux était atteint d'un rhumatisme aigu dans l'épine dorsale. Il se trouvait alors tout à fait au Sud de la Terre de Ien, d'où tant bien que mal il se mit en route vers le Nord, avec deux compagnons. L'un se noya en passant le fleuve Grande ; les deux autres purent parvenir, en mendiant le long de la route, jusqu'à notre Mission. Nous assistâmes celui qui se portait bien, c'était un autrichien, et il continua son chemin à la recherche de travail. Quant au malade, il fut transporté à l'infirmerie où on lui prodigua tous les soins possibles. Il commence à aller un peu mieux, mais il en a encore pour 8 ou 9 semaines, tant la saison est dure.

Comme vous le voyez, très vénéré Père, nos Missions accomplissent une grande œuvre de civilisation et sont un bien non seulement pour la prédication de l'Évangile mais aussi pour l'humanité souffrante, œuvre à laquelle contribuent nos chers Coopérateurs et par leurs prières et par leurs aumônes. Mes confrères sont en parfaite santé et me chargent de vous saluer et de vous remercier du personnel et de l'agréable somme d'argent que vous avez eu la bonté de nous envoyer. Cette somme servira à écarter de la Mission le douloureux cauchemar des intérêts qu'elle doit payer pour les dettes contractées.

Agréez, bien Révérend Père, mes respectueuses salutations et croyez-moi

Votre tout dévoué serviteur et Fils en N. S.

Mgr JOSEPH FAGNANO.

ÉQUATEUR

La vie au milieu des Jivaros

(Lettre de D. Luigi Giacardi)

TRÈS RÉVÉREND PÈRE,

JE me décide enfin après un long temps à vous donner des nouvelles de notre cher Gualaquiza. Nous avons un moment d'accalmie, même parmi les sauvages ; la Mission prend un peu de repos, de sorte que le bien peut se faire plus facilement. Le directeur, D. Mattana, profitant de la paix, réunit tous les Jivaros de Gualaquiza, du moins tous ceux qu'il put, ainsi que les colons, et après leur avoir expliqué le motif de la réunion, et reçu leur approbation, il choisit parmi les sauvages deux des plus pacifiques et les nomma chefs ou capitaines des Jivaros qui vivent et résident autour de la mission. Puis il les exhorta à venir tous les dimanches assister à la sainte Messe et les engagea à vendre sur la place publique les produits de leur industrie ou de leur chasse. La proposition fut acceptée à l'unanimité ; le directeur donna à chacun des chefs une chemise de laine rouge et un pantalon comme uniforme et il les renvoya. Cependant quelques Jivaros, les meurtriers du pauvre Ramon, s'en montrèrent mécontents, car ils auraient voulu pour capitaine un des leurs et ainsi pouvoir continuer leur querelle avec les parents de Ramon. Ces derniers, pour se venger, ne vinrent ni à la Messe, ni nous visiter. Cela nous affligea beaucoup, et nous croyons qu'il faudra peut-être élire un troisième capitaine. Les Jivaros de Gualaquiza sont en paix, mais il n'en est pas ainsi de ceux des alentours : Gamorra, Chuchumbleza, Pongo, Proveduria, Mendez, etc., qui tous poussent à la provocation. A Mendez, ils massacrèrent, il y a à peine un mois, une famille de Jivaros, parents des habitants d'Indanza et Gualaquiza. Ceux-ci pensèrent aussitôt à se venger, mais on put les calmer un peu avec des présents et surtout après leurs avoir expliqué la leçon du pardon inscrite dans leur Catéchisme.

Quelques uns de Pongo, appelés Patacu-mas, et appartenant aussi à notre Vicariat, en tuèrent d'autres de Chuchumbleza. Les habitants de cet endroit accoururent furieux

à Gualaquiza et réclamèrent l'aide des autres Jivaros pour se venger. Mais encore une fois, on put, grâce à Dieu, apaiser les esprits. Personne de Gualaquiza ne voulut concourir à cette œuvre, et les offensés eux-mêmes ne purent satisfaire leur désir de haine, car toutes les fois qu'ils voulaient combattre seuls, ils apercevaient un groupe nombreux de Patacumas prêts à se défendre et à causer plus de mal, et alors ils se retiraient dans l'attente d'une occasion plus favorable.

Nous ressentîmes encore dans ces jours de paix une grande consolation de la part des Jivaros. Un d'entre eux, Joseph Maria Jugma tomba gravement malade, et son état s'aggrava à tel point que les femmes et les hommes de sa case en sortirent, poussant des cris désespérés, et vinrent au Collège où ils me prièrent d'aller le guérir. Je m'y rendis aussitôt enportant avec moi quelques remèdes et le rituel, etc., etc. M'approchant je sentis que le poulx du malade était très faible. Je l'exhortai à mettre sa confiance en Marie Auxiliatrice, si bonne pour ses pauvres Jivaros. Je lui donnai la bénédiction de Marie Auxiliatrice et celle des infirmes adultes; je lui fis boire une potion et j'en laissai d'autres qu'il devait prendre de distance en distance. Le lendemain le pauvre moribond venait lui même au Collège remercier la Reine du Ciel et les Missionnaires, et il me demandait...

une couverture pour s'abriter contre les intempéries de l'air. Cinq jours après, entendant de nouvelles plaintes déchirantes, j'accourus sur le champ, et au bout de quelques pas, je rencontrai, le yeux gonflés de larmes, un Jivaro, nommé Antoine Nantippa. — Qu'as-tu, lui demandai-je? — Ah! père, vite, mon fils est très malade, mourant, atteint de dyssenterie; donne-lui un remède. — Je le lui donnai avec les explications nécessaires, et le pauvre père s'en retourna à sa case. Une heure s'était à peine écoulée qu'un autre Jivaro se précipitait chez nous, haletant et pleurant: — « Père, père, viens toi-même et

promptement, je crois que mon neveu le fils de Nantippa se meurt. » — Et pour me faire aller plus vite, il ajouta: « Tu me donneras aussi quelque chose pour guérir mon petit Jugma, mais viens plutôt toi-même et tu lo guériras. Oh! Père, viens, je te donnerai un *yuca*. » Il continua jusqu'à ce qu'il me vit décidé à partir, bien qu'il fût déjà cinq heures du soir. J'entrai dans cette case où les aboie-



EQUATEUR — D. Giaccardi et deux jeunes Jivaros.

ments multiples des chiens et les plaintes et les gémissements des Jivaros me firent penser au tapage de la fin du monde, et m'occasionnèrent un violent mal de tête. Je bénis le petit infirme, je lui donnai un remède, je fis prier les parents et je les consolai, puis je rentrai au collège harassé, mais content d'avoir fait quelque bien.

J'ai voulu vous raconter ces deux faits parmi mille qui se succèdent, afin de vous donner une petite idée des peines et des fatigues de cette Mission. Notre plus grande peine est que nous ne pouvons jamais nous trouver tous réunis entre confrères, car toujours

l'un de nous doit courir à travers le diocèse et faire le frère quêteur en faveur de la Mission.

Bénissez, bien cher Père, notre Mission et croyez-moi votre très dévoué fils en Jésus et Marie.

LUIGI GIACCARDI, prêtre.

PARAGUAY

A travers le district de Conception

(Suite *)

Mancuello — Arroyo Primero — Bella vista.

Nous nous avançons dans la direction de Mancuello quand, à peu près à moitié chemin, il se mit à pleuvoir; ce qui nous incommoda passablement, quoique nous ayons endossé nos *ponchos*. Avant midi, nous mettons pied à terre à *Mancuello*, qui appartient à M. Quevedo et Cie; nous étions à 90 kilomètres de Conception. Là, le repos et une nourriture abondante refont nos forces épuisées; et, quand le soleil, redevenu radieux, eût un peu diminué la force de ses rayons, nous nous mettons de nouveau en marche.

Il y avait, à Mancuello, une grande étendue de terrain planté de *mandioca*, l'aliment nécessaire et, pourrait-on dire, l'unique aliment des gens qui habitent loin des centres. Une troupe épaisse de sangliers (ils étaient plus de trois cents), sortis des bois voisins, s'abattit sur cette plantation et, après en avoir brisé la haie, y pénétra à son aise. Ce qui arriva n'est pas à dire : pas une plante de *mandioca* ne resta sur pied. A cette nouvelle, les habitants de Mancuello, s'armèrent tous et partirent à leur rencontre. La lutte fut chaude : les sangliers se retirèrent enfin, avec un grand nombre de blessés, mais laissèrent vingt deux morts sur le champ de bataille.

Après deux jours de voyage, pendant lesquels il ne nous arriva rien de particulier, bien que nous nous soyons arrêtés en divers endroits, le 19, au soir, nous atteignons *Arroyo Primero*, autre propriété de la Maison Quevedo, à 200 kilomètres de Conception.

Nous y baptisons deux enfants et y passons la nuit. Avant le lever du soleil, nous nous remettons en route pour *Bella Vista*, le but de notre voyage.

Le cœur nous battait de joie, à nous trouver aussi peu éloignés des frontières du Paraguay, comme il arrive à ceux qui voyagent à petites journées. Il était près de neuf heures, quand nous pûmes voir blanchissant à l'horizon, au milieu des arbres, les maisons de *Bella Vista*. Une heure après nous y étions. Notre arrivée était tout à fait inopinée et nous pûmes voir femmes et enfants accourir en hâte sur leurs portes, pour nous regarder avec surprise, tandis que nous nous avançons sur la route.

Bella Vista est un bourg assez gros, à cause de sa position sur la rivière *Apa*, qui sépare les terres du Brésil de celles du Paraguay, d'où son importance politique et commerciale. La population y est encore rare; mais, si on regarde qu'il n'y a encore que quatre ans qu'elle est fondée, son accroissement est tout à fait insolite et extraordinaire. Les maisons sont éparses sans aucun ordre, faute de rues; il n'y manque pas pour cela de facilités. Toutes les denrées sont importées de Conception, et tout ce qu'ils ne peuvent introduire de la sorte, ils se le procurent par eux-mêmes; *Bella Vista* est en effet éloignée de Conception de 550 kilomètres, et entre les deux il n'y a pas d'autre moyen de communication que le cheval et les *carretas*, qui font un service assez irrégulier, à cause du mauvais état des routes et des fleuves à traverser. La population de *Bella Vista* se presse autour d'une petite colline qui s'élève en face du fleuve; au sommet se dresse la maison où réside le commandant militaire.

Nous fûmes parfaitement accueillis par ce commandant. On parla un peu de tout, et entre autres choses il nous exprima sa reconnaissance pour le bien qui résultera de notre arrivée à *Bella Vista*, car le chiffre des enfants sans baptême s'élevait déjà à plus de deux cents. Sur notre prière de nous indiquer un logement, il nous répondit que la commanderie, à cause de circonstances imprévues, de l'étroitesse du local et de l'éloignement de la population, ne pouvait être bonne à notre but; il nous indiqua alors une autre maison et nous y fit conduire par un soldat.

(*) Voir *Bulletin Salésien* Novembre 1902.

Le propriétaire de cette maison était un certain Rojas, déjà connu de nous, mais absent pour le moment. Sa femme cependant, nous accueillit de bon cœur et avec grand plaisir; elle nous logea dans une chambre bien propre, où nous dressâmes un petit autel, orné de fleurs et de cierges. Une chose cependant nous manquait pour porter à son comble la joie générale: c'était notre autel portatif. A Paso Barreto, nous l'avions confié à un charretier avec qui nous devions arriver à Bella Vista; mais en raison de circonstances défavorables, il ne put arriver que longtemps après. La foule, avertie par la rumeur publique, n'en accourut pas moins avec hâte pour faire régénérer leurs enfants dans les eaux du baptême. Nous en baptisâmes cent cinq, non compris quelques adultes et un grand nombre d'Indiens.

Parmi ces derniers, nous en trouvâmes un, âgé de sept ans, du nom de Théophile, dont le physique ne ressemblait pas à celui de ses semblables, mais se rapprochait davantage de celui des civilisés. Il nous vint aussitôt à l'esprit de l'emmener avec nous pour l'instruire et lui ouvrir la voie de la civilisation. Notons cependant, que cette catégorie d'Indiens est, sans nul doute, la plus intelligente et la plus sociable qu'il y ait au Paraguay. Mais le parrain de cet enfant ne voulut pas accéder à notre demande, et son grand père, encore vivant, à peine eut-il connu notre désir, vint aussitôt nous prier de l'excuser de ne pouvoir nous faire ce plaisir. Le parrain de l'enfant lui avait, en effet, raconté à faux, que le père, qui était allé au Brésil, ne voulait pas absolument que son fils s'éloigne de lui. Il nous assura cependant, que s'il trouvait un autre enfant parmi ses compagnons, il nous le confierait aussitôt.

En ces jours mêmes, venait de finir une révolution, qui avait plongé beaucoup de familles brésiliennes dans le deuil et la consternation; et c'est alors que les conditions de la paix se discutèrent par les principaux chefs, réunis pour cela à Bella Vista, où ils se trouvaient plus en sûreté, puisqu'ils se trouvaient en terre étrangère. Notre directeur voulut profiter de l'occasion pour aller faire visite à un monsieur qu'il connaissait et auquel il devait remettre une lettre. A son arrivée à cette maison, il y trouva réunis tous les chefs brésiliens, qui fêtaient la bonne

réussite de leurs affaires. Un général, qui l'avait déjà connu dans un voyage, se leva et demanda à ses compagnons la faveur d'inviter aussi le prêtre. Tous applaudirent et notre directeur prit place au milieu d'eux.

Bien que Bella Vista soit déjà si peuplée, elle ne possède cependant ni église, ni chapelle qui puisse servir aux offices, en temps de mission. Notre directeur, tout en déplorant ce manque, fit tout son possible pour engager la population à concourir à ce but. Tous y consentirent volontiers, mais ils voulaient que Monseigneur l'évêque leur envoyât un prêtre, au moins deux fois par an; cependant, sur les instances de notre directeur, ils résolurent d'écrire à l'évêque et en même temps de mettre aussitôt la main à l'œuvre.

Le 24 janvier, au soir, nous devions quitter Bella Vista. Le temps passait, parce que nous étions attendus à Conception pour le 2 février, solennité de la fête de saint François de Sales et qu'il nous restait encore d'autres lieux à visiter. Mais, à l'heure du départ, commença à tomber une pluie à verse qui dura près de deux heures, et nous força à renvoyer à plus tard notre départ. La pluie finie, nous sortîmes donc, à nuit noire, de Bella Vista, en compagnie du maître de maison, revenu de son voyage, et d'un de ses amis, et vers onze heures nous arrivions de nouveau à *Arroyo Primero*. Comme la nuit était déjà avancée et que tout le monde dormait profondément, personne ne s'aperçut de notre arrivée. Nous nous arrangeâmes de notre mieux pour passer la nuit, et nous remettre en route le lendemain.

Zapallo-cué — Bedoya-cué — Paso Mhutu — De retour à Conception.

Vers dix heures et demie, nous nous arrêtons à *Zapallo-cué*, où se trouvait en villégiature la famille de M. Ugnarte, un de nos bienfaiteurs. Nous y passâmes la nuit, pour pouvoir y baptiser deux enfants.

Le matin suivant, malgré les demandes réitérées de cette bonne famille et la pluie qui tombait, nous partons dans la direction de *Bedoya-cué*, où nous arrivons vers midi. *Bedoya-cué* se trouve à 150 kilomètres de Conception. C'était d'abord une propriété de M. Quevedo, mais maintenant elle appartient à sa femme, encore vivante, et excellente Coopératrice salésienne. Là se trouvait aussi un

professeur du collège national, et nous nous sommes entretenus avec lui dans d'agréables et utiles conversations. Dans le pays, nous avons fait quatre baptêmes.

Enfin, avant d'arriver à Conception, nous n'avons fait d'autre halte importante, que celle de *Paso Mhutu*, où nous baptisâmes quelques enfants.

BRÉSIL

De Cuyaba aux rives de l'Araguaya

Récit de Don Malan, supérieur de la Mission du Matto Grosso

(Suite *).

Le plus grand explorateur de ces régions fut incontestablement l'énergique M. Conto Magalhaës. Doué d'une force de volonté extraordinaire, il fit transporter par terre, sur un parcours de plus de six cents kilomètres de chemins horribles, trois petits vapeurs l'Araguaya, le Colombo et le Mineiro, établissant la navigation à vapeur depuis Leopoldina jusqu'à Januaria. C'est-à-dire sur une étendue de plus de mille kilomètres. Hélas ! ce fut une brève phase de progrès car, malheureusement, elle dépendait seulement de l'activité d'un véritable génie entreprenant, M. le Président Conto de Magalhaës qui, fut trop tôt enlevé, par une mort implacable, à l'affection de tous ses compatriotes ! Mais l'exemple de son activité et les œuvres qui en sont résultées le feront demeurer perpétuellement dans le souvenir de tout cœur brésilien.

Visite et séparation

J'avais fixé notre retour pour le 26 septembre, mais, au moment de partir, une tempête, qui se déchaîna subitement, comme cela arrive fréquemment dans les pays chauds, nous obligea de remettre notre départ. C'était un contre-temps providentiel. En effet, à peine étions-nous, depuis quelques instants, rentrés à la maison, que nous vîmes, non sans surprise, arriver un prêtre accompagné de quelques personnes. C'était un missionnaire français, le Père Charles Bourel. Depuis sept ans il vit dans les bois du Rio-Claro, diocèse

de Goyaz, et il y avait deux ans qu'il ne s'était pas confessé, faute de pouvoir rencontrer un ministre de JÉSUS-CHRIST, à qui confier toutes les peines qu'il endure dans une paroisse qui, disait-il, était un repaire de tous les voleurs et assassins, non seulement de Goyaz mais de tout le Brésil. Enfin vint le moment de la séparation. Ce fut pour nous et pour les habitants des deux rives, (car nous avons traversé le fleuve, et nous sommes ainsi les premiers Salésiens qui aient foulé le sol goyanais) une séparation très douloureuse. Après avoir célébré une seule messe, car le vin manquait, je donnai la bénédiction, et très émus nous adressâmes nos adieux à la population de Registro, au fleuve Araguaya, et à ces régions où l'esprit du religieux se sent écrasé sous le poids d'immenses travaux apostoliques, satisfait toutefois d'accomplir la volonté de Dieu, et plein d'admiration en voyant en tout et partout le doigt providentiel de sa divine et immense miséricorde envers les âmes d'une simplicité telle qu'elles font revivre le temps des pieux Patriarches. Oh ! comme nous comprenions alors, et plus que jamais, le grand mal qu'attirent sur eux, sur leurs frères en JÉSUS-CHRIST et sur l'humanité entière, tous les riches du nouveau et du vieux continent, refusant une modique obole, et qui, dépensent en folies, des sommes fabuleuses dont une faible partie serait suffisante pour soutenir continuellement plusieurs prêtres qui pourraient instruire et conduire dans les sentiers de la vie chrétienne les Indiens de l'intérieur de cet immense Matto-Grosso. *Beatus qui intelligit super egenum et pauperem ; in die mala liberabit eum Dominus.* Ps. XL-1).

Au sujet des Indiens

Ma mission était, pour ainsi dire, terminée; j'avais exploré les régions fréquentées par les Indiens, choisi l'emplacement de notre Colonie du Sacré-Cœur, déterminé le lieu où construire les futurs bâtiments, etc., j'avais aussi fait un peu de bien aux familles civilisées éparpillées çà et là, à travers des bois interminables et livrées uniquement aux soins de la vie matérielle ! Mais les indiens ? Pourquoi ai-je tant tardé à vous en parler ?... Le moment est venu. Il me faut narrer les derniers et tristes événements, tous les détails des tragédies horribles auxquelles prirent part les civilisés et les indiens, de bonnes

(*) Voir *Bulletin salésien*, Septembre, Octobre et Novembre 1902.

familles chrétiennes et des monstres de trahison, les borórós voleurs et assassins et d'excellentes gens qui se livrent aux pacifiques travaux des champs!...

Aussi ma main tremble-t-elle à la seule pensée de décrire les lugubres incidents qui surgissent les uns après les autres dans ces régions que nous venons de parcourir! Car, peut-être, maintenant même, alors que j'écris tranquillement ces lignes, peut-être dis-je, les postes avancés de la ligne télégraphique, tombent-ils sous les coups des haches ou des coutelas maniés adroitement et terriblement par les bras vigoureux des Indiens! Peut-être, en ce moment même, beaucoup de fermes, où nous avons reçu une hospitalité si pleine d'attentions multiples, sont-elles assiégées par des sauvages pleins de rancune! Peut-être même, sont-elles déjà la proie des flammes, et de ces pauvres gens à qui j'ai administré les Sacrements, combien peut-être ont déjà été horriblement torturés! Les uns ont peut-être expiré dans les souffrances horribles de l'écartèlement des membres, d'autres plus heureux, si on peut s'exprimer ainsi, seront tombés frappés en plein cœur par les flèches de bambous, trempées dans un venin qui ne pardonne jamais! Mais pourquoi tant de suppositions? L'avenir appartient à Dieu! Laissons-le donc entre ses mains, et contentons-nous de vous narrer un passé récent, dont nous avons entendu conter toutes les péripéties par les victimes d'un guet-apens horrible; je suis bien certain que cette pâle narration sera suffisante pour remplir les cœurs, de sentiments d'horreur!

Tout d'abord, je dois dire, que presque en tous les endroits, où nous nous sommes arrêtés, depuis Capin Branco on trouve soit une croix, soit un monticule de pierres, indiquant les sépultures de civilisés assassinés par des Borórós; du Bareiro de Caisco au Registro. En un court espace de vingt heures de voyage, M. Pierre Fernandès nous a montré douze endroits où ils ont attaqué des militaires, des gardes de la ligne télégraphique ou des paysans et négociants!

Dès les premières années de la découverte du Matto-Grosso par les hardis explorateurs paulistes, la terrible tribu des Córóados ou Córóëis fut toujours crainte, soit à cause du nombre considérable de leurs redoutables et féroces guerriers, soit à cause de

leur propension à la vengeance et à la trahison, même envers ceux qui leur font du bien. Aussi cette tribu était-elle évitée même par des forces aguerries! Bien souvent, des bataillons vengeurs du faible se formèrent, plus d'un gouverneur tenta d'étouffer dans des flots de sang les instincts féroces et sanguinaires de cette tribu; tout jusqu'ici est resté vain, les Borórós existent encore et défient toujours les balles et les salves des soldats.

Selon l'opinion générale, les dernières attaques sont une revanche et une vengeance de l'épouvantable crime, commis en 1890 par un fermier de Goyaz. Ce monstre ayant réuni près de deux cents Indiens les mena à un puits où avec une perversité incroyable il avait jeté une grande quantité de poison. Les malheureux Indiens, attirés par la limpidité et la fraîcheur de l'eau, burent à satiété et moururent presque tous. Dans le but de tirer vengeance de cet horrible et inhumain forfait, réprouvé par la presse de tout le Brésil, les Indiens, à leur tour, tuèrent traîtreusement tous les « Craïdes » (civilisés) qui ne pouvaient résister à leurs attaques. Attaquées à l'improviste, des familles entières ont péri et de nombreuses fermes sont devenues la proie des flammes. Il n'y a même pas de sûreté pour les fermiers et les travailleurs qui secourent généreusement les Indiens. Quelques mois avant notre arrivée à l'Araguya, la famille de M. Emmanuel Ignacio fut complètement massacrée, hormis une domestique qui n'échappa au carnage que grâce à son sang-froid! Elle revenait de la fontaine ou du fleuve, où elle avait été chercher de l'eau, quand des hurlements affreux attirèrent son attention, elle pressa le pas, et bientôt elle était à la ferme. Un spectacle inénarrable s'offrit à sa vue; de tous côtés gisaient sur le sol des corps humains, si encore on pouvait leur donner ce nom. Là était son patron, bon vieux qui, avec sa barbe blanche et longue, ressemblait à un patriarche; ici ses fils, hommes robustes qui, s'ils n'avaient été surpris, eussent vendu chèrement leur vie; dans cette autre pièce de jeunes femmes, des enfants encore à la mamelle! Qu'était-il arrivé?

(A suivre.)





Grâces et Faveurs

OBTENUES PAR L'INTERCESSION

de Notre-Dame Auxiliatrice

Marie sauve l'honneur de ma famille.

Depuis longtemps mon bon père avait été nommé président de la banque agricole ouvrière établie dans notre pays, et cette institution faisait espérer les plus grands avantages, lorsque un beau jour de 1899, le bruit se répandit rapidement que le directeur et un employé venaient de lever le pied, emportant tout ce qu'ils avaient pu trouver dans la caisse. Que l'on juge de notre consternation ! De ce moment datent toutes les vexations, tous les ennuis qui se continuèrent pendant trois longues années et occasionnèrent à mon pauvre père des humiliations et des douleurs inexprimables. C'était le 23 avril que devait venir le jugement, et je ne pouvais pas me faire à cette idée que mon père, si bon, innocent, qui pendant tant d'années avait été la gloire et l'honneur de la province entière, allait s'asseoir sur le banc des accusés et peut-être être condamné. Ma foi se ranima, je me tournai avec confiance vers Marie Auxiliatrice, certaine que dans sa bonté Elle écarterait de ma famille cette honte affreuse. Le procès devait se terminer le premier mai, premier jour du mois consacré à la Puissante Madone de D. Bosco. Or le soleil n'était pas encore couché que l'on m'apprenait la joyeuse nouvelle que mon père venait d'être rétabli par le tribunal dans l'estime et l'honneur dont il avait joui toute sa vie. Confuse pour tant de bienfaits, je m'humilie à vos pieds, ô douce Auxiliatrice, et j'y dépose mes re-

merciments les plus reconnaissants ainsi que tous ceux de ma famille.

M. T. D'URSU.

Eboli, 8 mai 1902.

De la mort à la vie

A l'heure de l'affliction et de la douleur, nous nous prosternons à vos pieds, et vous, miséricordieuse et très tendre, vous exaucez nos supplications, vous me rendez à la vie. J'étais en proie à un mal qui ne pardonne pas, et il n'est que trop vrai que j'aurais dû lui payer l'inexorable tribut. Ma vie s'en allait lentement et cruellement. J'étais condamnée et abandonnée par les médecins, contrainte de passer six longs mois sur un misérable grabat, privée de toutes les consolations humaines. Quelle poignante situation pour le cœur d'une mère !

Et le mal augmentait toujours, l'art médical s'était déclaré inhabile à me sauver, la paralysie gagnait avec la rapidité de la foudre, et il ne me restait qu'à attendre la mort, une mort certaine et inexorable qui allait m'enlever à l'amour de mes six enfants.

Qui prendrait soin de ces chers petits ? Qui leur donnerait le pain de la vie ? Il y avait trois mois que je traînais cette agonie, que je luttais, mais vainement, contre la maladie mortelle, lorsque à l'improviste je sentis naître en mon cœur l'espoir. Oui, Marie Auxiliatrice doit me sauver et me conserver à mes enfants. J'appelle auprès de mon lit mon époux désolé et mes fils dont les larmes me font mal, puis, recueillant le peu de forces qui me restaient dans cet instant que je croyais le dernier de mon existence, je leur demande de commencer une neuvaine à la miraculeuse

Madone de D. Bosco, promettant de faire inscrire dans le *Bulletin salésien* cette grâce, dès que l'aurais obtenue. L'espérance, qui ne m'avait jamais abandonné pendant le cours de ma cruelle maladie, devint alors certitude, et je me crus assurée de retrouver la santé tant désirée et si nécessaire. Je n'avais plus qu'un désir, entendre parler de Marie Auxiliatrice, je ne pouvais plus exprimer qu'un vœu: vivre pour mes chers enfants. Et la Madone, toujours bonne, toujours miséricordieuse, toujours prompte à secourir ceux qui ont confiance en Elle, me rendit à moi la santé, à mon mari du travail, à toute ma famille le bonheur.

Continuez-nous, ô Marie, votre maternelle protection, attirez à vous le cœur de tous les miens, afin qu'ils continuent avec moi à vous être reconnaissants, à vous aimer et à vous bénir.

Bettona, 2 juin 1902.

F. COESI.

* * *

Gloire et reconnaissance à Marie Auxiliatrice pour la réussite d'un examen due à son intercession.

Versailles, 1er octobre 1902.

J. M.

* * *

Reconnaissance à Notre Dame Auxiliatrice et à St Antoine pour la grâce obtenue dès les premiers jours d'une Neuvaine. Ci-joint une offrande de dix marks.

Cersthein, Alsace, 9 octobre 1902.

B. de B.

* * *

Une mère de famille opérée deux fois d'un mal interne et, grâce à l'intercession de Marie Auxiliatrice, guérie après quatre mois d'une maladie qui a mis plusieurs fois ses jours en danger.

Montpellier.

M. D.

* * *

Mille actions de grâce à Notre Dame Auxiliatrice pour la réussite d'une demande très délicate que j'ai obtenue.

Septembre 1902.

T. A.

* * *

Je vous adresse une offrande pour deux grâces: la guérison de mes yeux et celle de mon petit garçon, obtenues par l'intercession de Notre-Dame Auxiliatrice, de St Joseph et de St Antoine de Padoue.

F. C.

* * *

Je vous envoie cinq francs en reconnaissance à Notre-Dame Auxiliatrice et à Saint Antoine de Padoue.

Montpellier.

M. de C.

* * *

Marie est toujours une bonne Mère. Dans une dure nécessité j'ai eu recours à elle, et son aide ne s'est pas fait attendre, me délivrant d'un mal qui m'importunait beaucoup. Je viens maintenant la remercier de tout cœur en rendant publique cette grâce. — Oh! vous tous qui souffrez, allez à Marie et elle vous soulagera.

Assomption du Paraguay, 26 septembre 1902.

A. P. M. D.

* * *

Je vous adresse trois francs, dont deux pour honoraire d'une messe en l'honneur de la Sainte Vierge, et un franc pour vos œuvres, en actions de grâces envers Notre-Dame Auxiliatrice, pour une faveur obtenue.

Sr. M. G.

Pour obtenir les faveurs spirituelles ou temporelles que l'on désire, D. Bosco recommandait la fréquentation des Sacrements et la pratique d'une Neuvaine consistant en trois Pater, Ave, Gloria, en l'honneur de Notre Seigneur JÉSUS-CHRIST au T. S. Sacrement, suivis d'un Salve Regina. Il recommandait aussi de faire une promesse formelle d'envoyer une offrande, selon ses moyens, au Sanctuaire de Notre Dame Auxiliatrice.





Un Fils de Don Bosco

1850 - 1895

VIE DE MONSIEUR LASAGNA

Missionnaire salésien, Évêque titulaire de Tripoli *

CHAPITRE XXII (Suite)

« Il importe de savoir avant tout que, même avant le congrès géographique, au mois de juillet, était venu me trouver le distingué professeur Don Lasagna, directeur du collège Pie, que les Salésiens ont à Montévidéo. Il me manifesta le désir qu'il avait d'établir une bonne station météorologique dans ce collège, placé dans une excellente position. J'accueillis avec ferveur cette opportune proposition et on peut dire désormais que l'observatoire de Montévidéo est un fait accompli. Les instruments sont déjà achetés, et je suis en train de former les personnes chargées des observations et qui partiront bientôt pour cet endroit.

« L'observatoire de Montévidéo sera muni des meilleurs instruments que possèdent nos stations météorologiques, y compris l'anémométrique Deuza et un bon appareil pour la déclinaison magnétique. On pourra le regarder comme l'observatoire central du nouveau réseau.

« En outre de cet observatoire, dont la fondation, comme on l'a dit, est indépendante du vœu du congrès géographique, Don Bosco en met dès maintenant deux autres à notre disposition dans ces contrées, l'un à Buencs-Ayres et l'autre à Carmen, non loin de l'embouchure du Rio Negro, qui est la limite septentrionale de la Patagonie... A ces sta-

tions, s'en ajouteront d'autres de troisième ordre, qui seront chargées d'observations sur la température, la pluie et autres phénomènes atmosphériques, spécialement le long du Rio Negro.

« Ce premier établissement d'un service météorologique, dans les contrées les plus méridionales de l'Amérique, offre déjà par lui-même une grande importance pour la physique du globe. Ce n'est cependant que le commencement d'un travail beaucoup plus grand et plus étendu. Grâce à l'activité des Missionnaires salésiens et à la faveur toujours croissante dont ils jouissent à juste titre en ces pays, d'autres lieux d'observation, même plus importants, s'établiront peu à peu et on espère que, dans quelques années, on en fera un non loin du cap Horn.

« De telle sorte, sans grande dépense et sans bruit, on arrivera à la solution d'un problème difficile, après laquelle soupire ardemment la météorologie moderne. Et ce qui importe le plus, les résultats, qui nous seront envoyés de ces lointaines contrées du globe, où il est difficile d'établir un contrôle, seront tels qu'ils pourront mériter l'entière confiance des savants, parce qu'ils seront recueillis par des hommes de sacrifice, avec nul autre intérêt, que celui de se rendre utiles à la société et à la science. »

Nous avons raconté en détail l'origine de l'observatoire salésien de Montévidéo, parce qu'il nous arrivera souvent d'en parler.

Le 10 décembre fut la journée des adieux. La cérémonie du départ des Missionnaires, dans l'église de Notre-Dame Auxiliatrice, commença par la lecture de l'encyclique *Sancta Dei civitas*, en date du 3 décembre 1880, dans laquelle le Vicaire de Jésus-Christ recommandait chaleureusement les Missions. En-

(*) Voir *Bulletin salésien* Août 1901 et suivants, janvier 1902 et suivants.

suite Don Bosco présentait, en quelques mots, aux nombreux Coopérateurs venus malgré le vent, le froid et la neige, les Salésiens composant le septième groupe partant pour l'Amérique, puis il céda la parole à Don Lasagna. Celui-ci émut jusqu'aux larmes son auditoire, par la description, faite avec de vives couleurs, de la vie du missionnaire au milieu des immenses campagnes de l'Amérique, et par le récit de curieux épisodes.

A leur départ de Turin, les Salésiens reçurent, à leur grande joie, un télégramme dans lequel le Saint Père leur accordait la bénédiction apostolique. De plus, pour les encourager tous à affronter les dangers de la longue traversée, mais surtout pour donner à Don Lasagna une nouvelle marque de son affection, Don Bosco voulut que son ancien directeur, Don Lemoyne, l'accompagnât jusqu'à Marseille où il devait s'embarquer.

Le bateau *la France* des Transports maritimes retarda de quelques jours son départ, et ce fut seulement le 21 décembre que les Missionnaires se confièrent aux flots de l'Océan. Ainsi, avant de quitter l'Europe, Don Lasagna eut encore la consolation de recevoir l'heureuse nouvelle que Léon XIII avait donné un nouveau Pasteur à l'Église de Montevideo, un digne successeur à Mgr Véra, en la personne de Mgr Innocent Jérégui. Avant de prendre possession de son diocèse, le nouveau Prélat se hâta d'écrire au Supérieur des Salésiens d'Amérique ces paroles textuelles : « Les Salésiens occuperont toujours dans mon cœur une place distincte, et je ferais pour eux tout ce qui sera en mon pouvoir, afin que croissent toujours le nombre d'aussi bons ouvriers et le fruit de leurs entreprises. Je désire que vous me témoigniez une confiance entière, et que vous me fassiez connaître tout le bien que je puis faire pour eux; parce que, en tout ce qui dépend de moi, ils peuvent compter sur moi, comme sur un bon ami. »

Durant le séjour de Don Lasagna en Italie, Don Bosco put à son aise, se faire une juste idée des conditions et des besoins des divers instituts qu'il dirigeait. Le bon Père put constater, en même temps, les immenses progrès que son cher Fils avait faits dans la vertu et la prudence, et il admira la finesse de tact avec laquelle il avait su sortir de certains embarras. C'est pourquoi, comme le

temps lui semblait venu de former des Missions de l'Uruguay une province séparée, il lui conféra le titre d'Inspecteur. Cette décision, due à la prudence de Don Bosco, agrandit les horizons déjà si vastes de Don Lasagna, et contribua beaucoup au développement des Œuvres salésiennes dans l'Uruguay et au Brésil. Notre missionnaire remportait ainsi de son voyage en Europe une parfaite santé, les plus doux encouragements de Don Bosco et les moyens les plus efficaces pour assurer le fruit de ses fatigues apostoliques.

CHAPITRE XXIII

Noël et l'Épiphanie sur l'Océan — L'académie de fin d'année — La providence de l'orphelin — Au port de Montevideo — Filiales démonstrations — Au travail — Le démon à la rescousse — Un professeur italien rudement malmené — Gracieuse idée des anciens élèves de Villa-Colon — Incendie et restauration de l'église de Paysandu.

Les péripéties de ce voyage nous sont racontées d'une manière très attrayante par un des missionnaires qui composaient l'expédition, et nous lui cédon's bien volontiers la plume.

« Ce voyage nous fut très agréable à tous les points de vue. Plusieurs personnes bien posées de Marseille nous avaient recommandé au capitaine de la *France*, M. Romané, homme fort poli et catholique, qui nous reçut avec une exquise bonté. Nous pûmes célébrer tous les jours la Sainte Messe dans le salon des premières, mis à notre disposition; beaucoup de passagers vinrent y assister et même s'approchèrent des Sacrements. Tous les voyageurs d'ailleurs furent très courtois, je dirai même, très affectueux.

Au nombre des beaux jours que nous passâmes à bord, je dois citer les fêtes de Noël et de l'Épiphanie. Sur l'ordre du capitaine, on improvisa sur le pont, sous une tente décorée de drapeaux et bannières une merveilleuse chapelle. L'autel s'élevait au milieu: à droite se placèrent les officiers du navire, plus en arrière les passagers de 1^{re} et 2^e classe, à gauche ceux de 3^e. Ce fut D. Lasagna qui, le jour de Noël, célébra la Sainte Messe. Nous avions passé, vers quatre heures du matin, le

détroit de Gibraltar. Le lieu, le mystère du jour, le décor, la musique, tout concourut à faire une profonde impression sur le cœur de chacun. La messe finie, D. Lasagna prit la parole pour remercier le capitaine et les officiers, pour féliciter les assistants du salutaire exemple de foi qu'ils avaient donné, et pour souhaiter à tous une bonne fête. Nous fumes édifiés de voir comment tous foulèrent aux pieds le respect humain, et nous remerciâmes le divin Enfant Jésus qui non seulement avait daigné descendre dans nos cœurs, mais avait su fournir une si belle occasion de le faire louer et adorer de tous. La fête de l'Épiphanie ne fut pas moins réussie.

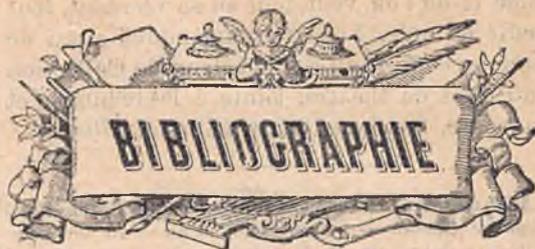
Le 3 janvier, une séance fut donnée pour l'ouverture de la nouvelle année. Elle consista surtout en une académie de déclamation et de musique, et notre cher directeur tint à ce que nous y prissions part, assuré qu'il était de l'approbation de notre vénéré Père, D. Bosco, qui désirait que dans l'éducation des jeunes gens on se livre à ces divertissements agréables et utiles. Et ici-même, pour me bien faire comprendre, je veux donner les raisons pour lesquelles D. Lasagna non seulement permit mais encore imposa à ses confrères de prêter leur concours à cette séance. Il se doutait que parmi les morceaux de déclamation et de chant il y en aurait de légers et peut-être même d'inconvenants. Il avait promis son concours à la condition qu'on lui communiquerait le programme et qu'il pourrait retrancher tout ce qui semblerait, si peu que ce fût, ne pas convenir à une réunion où assisteraient des prêtres et des missionnaires. Il sut agir avec tant d'amabilité et tant de tact que tous, sans exception, se rendirent à son avis. Pour sa part, il déclama *La Bannière blanche sur le pont de Venise* et *La Mort du Comte Hugo*, du Dante. De leur côté, les autres Salésiens réussirent parfaitement et recueillirent de chaleureux applaudissements. À la fin de la séance, D. Lasagna proposa une quête en faveur d'un pauvre petit qui avait perdu son père pendant la traversée. Ses paroles trouvèrent le chemin du cœur de tous les assistants qui ouvrirent toutes grandes leurs bourses et fournirent au petit malheureux une grosse somme d'argent.

Le 15 janvier, *La France* jetait de bon matin l'ancre dans le port de Montevideo, et recevait à 8 heures la visite sanitaire ainsi

que plusieurs prêtres salésiens de Villa Colon, impatients de revoir et d'embrasser leur supérieur. Quelle ne fut pas leur joie en le retrouvant parfaitement guéri et en le saluant du titre d'Inspecteur de l'Uruguay. Lorsqu'il débarqua, on vit combien il était estimé et aimé. Une nombreuse troupe de jeunes gens l'entourait de tous côtés; celui-ci lui baisait la main, celui là l'embrassait, et tous lui demandaient en même temps des nouvelles de sa santé, de son voyage et de D. Bosco. Il y avait là les élèves anciens et actuels de Villa-Colon, les amis et les bienfaiteurs, ce qu'il y avait de plus choisi dans la ville, et tous lui disaient combien on se réjouissait de son retour et de sa bonne mine. Ils l'accompagnèrent jusqu'à l'Oratoire Saint Vincent où il prit part à un modeste repas offert par les Coopérateurs. Les Missionnaires se dirigèrent alors vers Villa Colon, où fut chanté un solennel *Te Deum* en actions de grâce pour l'heureux voyage accompli.

D. Lasagna eut bientôt occasion de montrer qu'il était redevenu vigoureux, car, sans même prendre un juste repos, il commença immédiatement à prêcher les exercices spirituels aux Confrères réunis à cet effet. Tous les retraitants furent ravis de l'unction de sa parole, toujours éloquente, mais encore plus captivante, et sentirent combien il avait augmenté auprès de D. Bosco, de zèle, de piété et d'esprit vraiment salésien. C'est avec un personnel tout raffermi dans la piété, encouragé jusqu'à l'enthousiasme par l'ardeur de sa parole et disposé à tous les sacrifices que l'on commença l'année scolaire qu'il présagea devoir être heureuse. Mais le démon ne pouvait pas facilement supporter une défaite si accablante, et désireux de prendre sa revanche, il trouva aisément des complices prêts à l'aider pour reconquérir le terrain perdu.

Parmi ceux qui se firent l'instrument de l'ennemi des âmes et combattirent la religion et la saine morale, il faut citer un certain professeur F. A. Berra qui, par sa triste attitude et ses doctrines perverses ne contribua pas peu à déshonorer dans cette région le nom italien. Cet individu qui, dans son pays natal, avait avec le lait de sa mère, sucé l'enseignement de l'Église Catholique, s'était rendu en Amérique pour y exercer la noble profession d'instituteur de la jeunesse. Mais il rejeta bientôt tout sentiment religieux et



Almanach de Don Bosco

1903

—+ 10^{me} ANNÉE +—

Une belle brochure, grand in 8°, soigneusement et abondamment illustrée. — Prix : 0,50; franco, 0,70.

Il est loin le temps où l'on disait de l'*Almanach de Don Bosco* : Quel est ce nouveau venu ? Certes, il était alors bien jeune. Mais, maintenant, regardez à la première page et vous y lirez : Dixième année. Or, lorsqu'on atteint ce chiffre respectable d'années, on a acquis, sinon dépassé de beaucoup l'âge de raison et l'on sait déjà juger du vrai, du bon et du beau. C'est précisément ce qui est arrivé pour notre bon ami de Lille, et je n'admets pas pour l'*Almanach de D. Bosco* la conclusion de quelqu'un qui affirmait qu'il était très difficile à une Revue de se maintenir pendant longtemps au même niveau et de continuer à être ce qu'elle était au début. Quoi de plus beau en effet que les encadrements qui entourent toutes les pages, notamment le calendrier de 1903, ainsi que les exquises gravures qui servent à mettre en relief les nombreuses historiettes. Quoi de plus vrai que ces saines histoires elles-mêmes où la plus pure morale se mêle au récit le plus charmant. Quoi de meilleur que ces conseils en poésie et prose qui se glissent un peu partout et sous toutes les formes, pensées et maximes, recettes, procédés, remèdes, allégories et même bons mots. C'est à lui qui l'on peut appliquer cette parole de la reine Christine : Il faut le lire pour s'instruire, se consoler, se corriger, se réjouir et se distraire.

Amis-lecteurs qui vous intéressez à nos œuvres, hâtez-vous de vous munir de ce livre d'instruction et de distraction. Il faut qu'il soit dans toutes les maisons où l'on entend parler des Œuvres de D. Bosco, où on les

devint maître non seulement de naturalisme mais encore d'épicurisme le plus éhonté et de l'impiété la plus révoltante, qu'il manifesta dans un ouvrage de près de 700 pages, intitulé : *Remarques pour un Cours de Pédagogie*. Au milieu d'un fatras indigeste de principes faux, le professeur Berra attaquait ses compatriotes eux-mêmes, les Missionnaires qui placent pour base de l'éducation de la jeunesse le Catéchisme et les pratiques de piété, et, rééditant à foison la rengaine de la prétendue incompatibilité de la religion avec la science, il semblait triompher. D. Lasagna, voyant la vérité ainsi foulée aux pieds, son collègue indirectement calomnié, la mission de l'Église par rapport à l'enseignement aussi indignement méconnue, frémit en lui-même. Triste de la honte que cet impie personnage jetait sur notre noble patrie, choisie par un spécial privilège de la Providence comme le centre de la religion catholique, il prit immédiatement la plume pour stigmatiser du sceau de l'infamie cet italien indigne et pour mettre en garde les malheureux élèves de l'école normale contre cet enseignement pernicieux. Et on put lire pendant plusieurs jours consécutifs dans le journal *Le Bien Public*, des articles composés avec une parfaite logique, des expressions tantôt simples, tantôt piquantes, suivant les besoins, mais toujours clairs, corrects et attrayants, et qui chatouillèrent désagréablement l'épiderme de l'infortuné professeur.

Ce fut une rude bataille que Don Lasagna engagea contre l'école sans Dieu et le naturalisme envahissant. Il mit en vue les graves travers et les tendances perverses de l'éducation laïque, et en tirant des conclusions terribles mais bien logiques, il montra usqu'à l'évidence que toute instruction qui n'a pas pour base la religion est non seulement chimérique mais dangereuse au premier chef ; il fit toucher comme avec la main les immenses avantages qui résultent pour la société, la famille et l'individu, de l'éducation selon les inspirations de la religion et de la morale chrétienne ; il refoula dans la gorge de cet éducateur indigne l'assertion déraisonnable que les prêtres et les religieux n'ont pas à se mêler d'éducation.

DON ALBÉRA.

(A suivre)



âme et où l'on veut, tout en se récréant, leur venir en aide. Nous recommandons aussi de jeter un coup d'œil sur la splendide Collection de Pièces de théâtre, jointe à l'Almanach, et en vente, 288, rue Léon Gambetta, Lille.

Études. — 20 octobre : Surnaturel et déification, *Stéphane Harent*. — Organisation d'un club de province au début de la Révolution (I), *Pierre Bliard*. — Méfaits de la centralisation (II), *Gaston Sortuis*. — Une grande amie des communautés enseignantes, *Victor Delaporte*. — Autour d'une école libre en l'an XI, *Paul Dudon*. — Emile Zola. *Pierre Suau*. — Deux poètes, *Louis Cherroillot*. — Revue des livres. — Événements de la quinzaine.

5 novembre : Progrès et tradition en exégèse, *Ferdinand Prat*. — Idées politiques et religieuses d'un club de province au début... (II), *Pierre Bliard*. — Renan classique. L'Avenir de la science (1849-1890), *Georges Langhaye*. — La Raison et les activités inférieures, *Victor Poncel*. — Le quietisme. (VII), *Eugène Grisele*. — Notes sur l'occultisme, le spiritisme et l'hypnotisme, *Lucien Rowe*. — Bulletin d'histoire. Le mouvement biographique sur le dix-septième siècle, *Henri Chérot*. — Revue des livres. — Événements de la quinzaine.



III. le Baron Héraud de Chateaufeuf.

LES Œuvres Salésiennes viennent de faire une perte bien cruelle dans la personne du Baron Héraud de Chateaufeuf.

Membre influent de la Société de St Vincent de Paul, du conseil de la caisse d'épargne, de plusieurs autres œuvres, commandeur de l'Ordre de St Grégoire le Grand et camérier secret de Sa Sainteté Léon XIII, Mr. le Baron Héraud avait été l'ami personnel de Don Bosco et il conservait du vénéré Fondateur de notre Institut le souvenir le plus respectueux. Aussi étendait-il à toutes ses œuvres une sollicitude de tous les instants et un dévouement à toute épreuve. Il ne négligea aucune occasion de manifester sa sympathie par des services de toute nature et par des secours abondants. La perte de cet insigne bienfaiteur nous cause de vifs regrets. La pensée que le Seigneur a sans doute déjà récompensé sa charité attentive à soulager tous

les besoins peut seule apaiser notre tristesse. Les lecteurs du *Bulletin* voudront bien s'associer à nos prières et recommander au Dieu de toute charité le repos éternel de cette belle âme.

COOPÉRATEURS DÉFUNTS

Du 15 octobre au 15 novembre 1902

France



ARRAS: M. le Ch^{no} Bayière, curé de *Racquinghem*.
 CAMBRAI: M. l'abbé Degruson, curé de *Moncheaux*.
 CLERMONT: M. l'abbé Blanc, curé de *Saint-Amand-Roche-Savine*.
 FRÉJUS: M. l'abbé Mouraille, curé de S. Flavien,
Toulon.
 — R. P. Eugène, aumônier, *Toulon*.
 GAP: M. l'abbé Ravoux, curé-doyen de *Vitrolles*.
 LYON: M. l'abbé Henri Cher, curé des *Salles*.
 MOULINS: M. l'abbé Durot, curé-doyen de *Gannat*.
 RENNES: M. l'abbé Edouard Lemercier, curé-doyen de *Vitré*.



ARRAS: Rév. Mère du Sacré-Cœur de Jésus, Ursuline, *Aire-sur-la-Lys*.



AIX: M^{me} Agnès Marcellin, *Pélissanne*.
 ARRAS: M. Delphin Destombe, *Aire-sur-la-Lys*.
 — M. d'Hagerue,
 BAYEUX: M^{me} Tancrede de Hauteville, *Argences*.
 BESANCON: M^{me} de Montépin, *Frotey*.
 CAMBRAI: M. Flament-Reboux, *Lille*.
 — M^{me} Rose,
 — M^{me} Vve Demottes,
 — M. Pollet, *Fournes*.
 — M^{lles} Martin, *Rumèges*.
 — M. Lambert-Peucelle, *Armentières*.
 FRÉJUS: M^{lle} Désirée Simon, *Entrecaesteaux*.
 LYON: M. J. Coste, *Lyon*.
 MARSEILLE: M^{llo} Mathieu, *Marseille*.
 — M^{me} Laroche,
 — M^{me} Grandpierre,
 NANCY: M^{me} Marchal, *Nancy*.
 NICE: M. le Baron Aimé Héraud de Chateaufeuf, *Nice*.
 NIMES: M^{me} Marie Raymond, *Alais*.
 ORLEANS: M. le comte de Falaiseau, *Escrignelles*.
 POITIERS: M. Rouleau, *Civray*.
 ST-CLAUDE: M^{lle} Isabelle de Prudhomme, *Salins*.
 SENS: M^{me} Vve Quarré, *Avallon*.
 TOULOUSE: M^{me} Vve Cric, *Toulouse*.



Pater, Ave, Requiem,

Table analytique

des matières contenues dans le Bulletin de 1902

A nos lecteurs

- Souhais de bonne et sainte année, 1.
Allons à Marie, 86.
Le 24 Mai, 115.
A Jésus, par Marie, 141.
La Sainte Eucharistie, 168.
Bonnes vacances, 197.
La Bonne Dame de Septembre, 225.
Le Mois du Rosaire, 253.
La Fête des Morts et le mois des Défunts, 281.

Articles généraux

- Sentiments de Don Bosco sur le Pape, 58.
La femme et la charité, 91.
Nouvelle Encyclique de S.S. le Pape Léon XIII, 114.
Lettre Encyclique de N. S. P. le Pape Léon XIII sur l'Eucharistie, 170, 198.
La prière des Coopérateurs, 254.
La fête des Morts et le mois des défunts, 281.
L'Immaculée-Conception, 309.

Choses salésiennes

- Lettre annuelle de Don Rua aux Coopérateurs salésiens, 3.
Don Bosco et l'éducation, 8, 60, 86, 116, 143, 175, 203, 226, 255, 283, 312.
Le Représentant du Successeur de Don Bosco en Amérique, 10, 31, 63, 233, 259.
Coopération Salésienne — L'action, 30.
La première Exposition des Ecoles d'arts et métiers et des Colonies agricoles salésiennes, 34, 65, 88.
Cinquième Congrès des Directeurs et Zelateurs des Coopérateurs salésiens, 288.

Courrier de nos Œuvres

FRANCE

- PARIS. Une fête, 25^e anniversaire du Patronage Saint-Pierre, 36. — Assemblée générale des Conférences à Ménilmontant, 93.

ALGÉRIE

- ORAN, Eckmühl, fête des Anciens, 94.

TUNISIE

- TUNIS, Ordinations — Première Messe, 68.

PALESTINE

- BETHLÉEM, Cercle Catholique, 68. — Réception du Consul de France, 219.

ITALIE

- Naples 70, 182 — Schio, 119 — Corrigliano, 120
Ancône, 147 — Crusinallo, 143 — Catane, 183

- Turin, 148, 212, Mathi, 316, Biella, 317, Sauluri, 318.

AUTRICHE

- Pologne Autrichienne, 121 — Goritz, 146 — Trieste, 147.

ESPAGNE

- Salamanque, 124 — Sarrià, 124 — Cordoba, 182.

BELGIQUE

- Liège, 178 — Hechtel, 179 — Verviers, 145, 207.

SUISSE

- Balerna, 69, Lugano, 318.

ALSACE-LORRAINE

- Strasbourg, 209.

PORTUGAL

- Lisbonne, 210.

ANGLETERRE

- Londres, 319.

Chronique salésienne

- Amérique Centrale, 24 — Argentine, 22, 40, 70, 77, 134, 148 — Bolivie 70, 104 — Brésil, 24, 42, 160 — Chili, 22, 160 — Equateur, 78, 132, 287 — Jamaïque, 161 — Patagonie, 24, 158, 286 — Pérou, 39, 301.

Grâces de N.-D. Auxiliatrice.

- Pages : 15, 43, 96, 125, 150, 184, 213, 240, 264, 290, 333.

Relations des Missionnaires

- PALESTINE, 70, 247.
EQUATEUR — Riobamba, Quito, 19, 48, 74, 99, 126, 153, 189, 265. Gualaquiza,
COLOMBIE, 100, 187.
BRÉSIL, 103, 129, 155, 187, 215, 241, 266, 295, 326.
PATAGONIE, 45, 72, 217, 299.
PARAGUAY, 292, 324.
TERRE DE FEU, 321.

Variétés

- Le Congrès marial de 1902, 177.
Le linceul du Christ, 194.
Une année à l'Oratoire Saint-François de Sales, 237.
Vie de Mgr Lasagna, missionnaire salésien, 25, 51, 79, 107, 135, 162, 191, 221, 249, 275, 303, 331.

Nécrologie

- Mr l'abbé Perruchon, 168.
Mr le baron Héraud de Chateaufort, 334.

Liste alphabétique des Relations par noms d'auteurs

- ALBERA. — Vie de Mgr Lasagna, 25, 51, 79, 107, 135, 162, 191, 221, 249, 275, 303.
BALZOLA. — Chez les Bacairis et les Cajabis du Matto Grosso, 103, 129, 155, 187, 214.
BELLONI. — L'Orphelinat de Béthléem, 70.
BERALDI. — A Bahía-Blanca et dans la Pampa Centrale, 45.
BORGATELLO. — La nouvelle église de Puntarenas, 72.
GUSMANO. — Le représentant du successeur de Don Bosco en Amérique, 10, 31, 63, 233, 259.
MALAN. — De Cujaba aux rives de l'Araguaya, 242, 266, 295.
MATTANA. — A travers le Vicariat Apostolique de Mendez y Gualaquiza (Equateur), 48, 74, 99, 156, 153, 186.
RABAGLIATI. — De Bogota à Villavicencio pour une mission, 100, 186.
RQUIER. — Autour de Béthléem, 219.
ROCCA. — De l'exil à la patrie (Equateur), 17.
SALMON. — Le nouveau Sanctuaire de N.-D. Auxiliatrice à Quito, 265.
J. K. — Nouvelles de Nazareth, 298.

Illustrations du Bulletin de 1902

Sujets religieux

- Saint Ignace de Loyola, 177.
Saint Gaëtan, 181.
Saint Roch, 204.
Saint François de Hieronymo, 205.
Mater Dolorosa, 227.
Saint Jean Berchmans, 230.
Saint Stanislas, 231.
Notre-Dame du Rosaire, 256.
Saint Marcel, 257.
Saint Joseph, 267, 297.
Notre-Dame Auxiliatrice, 284.
Le Sacré Cœur, 293.
N. D. du Perpétuel Secours, 295.

Personnages

- Mgr Fagnano, préfet apostolique de la Terre de Feu, 64.
S. Em. le Cardinal Puzina, archevêque de Cracovie, 120.
S. Exc. le Comte Poninsky, gouverneur de Galicie, 122.
S. A. R. l'Infant D. Manuel de Portugal, 210.

Groupes et Vues

EUROPE

- ALGÉRIE. — Anciens élèves de l'Oratoire d'Eckmühl, 95.
ANGLETERRE. — Maison et élèves de Londres, 319.
AUTRICHE. — Maison projetée d'Oswiecim, 121 — Musique instrumentale de l'Oratoire, 123.
ITALIE. — Exposition des ateliers de San Benigno, 35 — Exposition de Val-Salice, sculpture de Sarrià, 89 — Exposition de Milan, Céramique, 90 271, 279 — Turin. Groupe du Congrès des Patronages, 239 — Deuxième Expédition des Missionnaires salésiens, 165 — Ex-

- position de plastique de l'Oratoire, 65, 66, 67
Directeurs et décurions des Coopérateurs, 289.
PORTUGAL. — Apprentis des ateliers de S. Joseph, Lisbonne, 211 — Projet de construction de l'Institut S. Joseph, 212.
SICILE. — Cours de religion de Catane, 183.
SUISSE. — Groupe des Anciens du Collège de Balerna, 69.

AMÉRIQUE

- ARGENTINE. — Procession de N.-D. du Rosaire à Buenos-Ayres, 134.
BRÉSIL. — Inauguration du Monument élevé à Jésus Rédempteur, 40, 42 — Chasuble offerte par les Dames de Buenos-Ayres, 41 — Messe au Monument de N.-D. à Nichteroy, 105 — Groupe de Notables à Nichteroy, 106 — Eglise du Sacré-Cœur à S. Paul, 160, 262 — Musique de l'école professionnelle de S. Paul, 161 — Vue de la Ville de Cuyaba, 221 — Cours commercial de St Paul, 262.
CHILI. — Premiers enfants du Collège de la Serena, 23.
EQUATEUR. — D. Giaccardi et deux Jivaros, 323.
MATTO-GROSSO. — Mgr Lasagna et les Indiens, 148.
PATAGONIE. — Nouvelle église de Puntarenas, 73, 75 — D. Boito, retour de mission, 300.
PAMPA CENTRALE. — Eglise de Santa-Rosa, 47.
PÉROU. — Inauguration de l'observatoire d'Arequipa, 39.
TERRE DE FEU. — Mission salésienne de l'île Dawson, 11 — Missionnaires et Indiens de la Chandeleur, 12, 13 — Indiens de la Terre de Feu, réunis à la Mission, 31, 33.